

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# SCENES

DE LA

## GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

---

### DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

---

#### CHAPITRE XI.

L'ORGUEIL ET L'AMOUR.

(Suite.)

Avant d'accompagner le colonel dans le voyage périlleux qu'il commence à travers une province si complètement gagnée par l'insurrection, que la capitale, Oajaca, restait seule au pouvoir des Espagnols, il est d'autres personnages dont il faut nous occuper.

En premier lieu, nous devons dire ce qui s'était passé à l'hacienda de las Palmas depuis le jour où don Rafael l'avait laissée pour ainsi dire à la discrétion du féroce Arroyo et de son associé Bocardo.

Jusqu'à ce moment, les deux guerilleros, réfugiés chez leurs anciens maîtres avec les débris de leur bande à peu près détruite par le capitaine Tres Villas, avaient bien voulu consentir à se tenir avec eux sur le pied d'une parfaite égalité. Les deux bandits mangeaient à leur table, se faisaient servir par leurs domestiques, et, de plus, jetaient, Bocardo surtout, des regards d'admiration assez

alarmants sur la vaisselle d'argent dont se servaient les propriétaires de l'hacienda.

Plusieurs fois déjà, le cupide guerillero avait fait, devant don Mariano, des allusions à la richesse des royalistes, et, derrière lui, il avait souvent essayé de démontrer à son compagnon que des gens dont une si riche vaisselle chargeait la table ne pouvaient être, dans le fond du cœur, que des partisans dévoués à la cause des oppresseurs.

— Voyez plutôt, disait-il, nous qui sommes de francs et loyaux insurgés, nous en serions réduits, partout ailleurs qu'ici, à nous servir de nos doigts pour fourchettes et de morceaux de galette de maïs pour cuillères.

Et la conclusion de son discours était invariablement qu'il fallait traiter en royaliste un maître qu'on servait dans des plats d'argent ; faire de ces plats des piastres, et réduire don Mariano à la condition de loyal insurgé, c'est-à-dire à l'obligation de manger avec ses doigts comme les insurgés de bon aloi.

Mais Arroyo avait plus soif de sang que d'argent, de destruction que de pillage, et il rejetait les propositions de son associé. Cependant, après qu'il eut été forcé de dévorer, devant son ancien maître et ses deux filles, l'outrage sanglant infligé à sa lâcheté par le capitaine Tres Villas, il reporta sur eux une partie de la haine terrible qu'il avait conçue pour don Rafael.

Peut-être, au moment de fuir l'hacienda trop voisine de celle de del Valle, qui servait de forteresse au redoutable capitaine, y eût-il laissé quelque trace sanglante de son passage, si, à son tour, Bocardo ne lui eût représenté que, une fois débarrassé de sa vaisselle plate, don Mariano devenait dévoué à la sainte cause de l'insurrection et respectable à tous égards ; que les insurgés pauvres pouvaient demander à leurs frères leur argent, mais non leur sang.

L'épaisse intelligence du sanguinaire Arroyo ne se rendait pas bien compte de la valeur des raisonnements de Bocardo ; mais il se laissait assez volontiers guider par son astucieux compagnon, quitte à se venger parfois de l'avoir trop docilement écouté, et, pour ne pas trop nuire à la cause qu'il avait embrassée, il se rendit à l'avis de son collègue.

Bocardo fit main basse sur toute la vaisselle d'argent et sur une foule d'autres objets précieux qui ne se retrouvèrent plus dans le partage fait entre lui, Arroyo et les hommes de leur bande, et tous délogèrent une nuit de l'hacienda, non sans de vives appréhensions de voir à leurs troussees l'un des terribles hôtes del Valle, don Rafael ou le capitaine Cadelas.

Quant aux habitants de las Palmas, ils s'estimèrent trop heureux que l'outrage n'eût pas suivi le vol, et de rester l'honneur et la vie saufs.

Eclairé désormais sur le danger de vivre plus longtemps dans une habitation que son isolement mettait à la merci des royalistes ou des insurgés, don Mariano Silva avait pris la résolution de se retirer à Oajaca. A son avis, il y avait moins de danger à se réfugier dans une ville toute dévouée au vice-roi, dans laquelle, en ne manifestant pas des opinions qui ne l'avaient pas encore compromis, il trouverait au moins la sûreté.

Pendant quelques jours, diverses causes s'opposèrent à l'exécution de son projet.

L'hacienda de San Carlos, habitée par l'homme dont il devait faire son gendre, don Fernando de Lacara, n'était qu'à quelques lieues de la sienne, et Marianita ne se souciait pas de quitter ce voisinage. Sans en avouer le motif, elle avait mille objections à ce départ.

Il en était de même de Gertrudis. Les souvenirs que lui rappelait l'hacienda de las Palmas lui en rendaient le séjour à la fois doux et pénible, et l'on sait, en amour, quel empire exerce la douleur, surtout sur le cœur des femmes.

Les douloureux souvenirs ne manquaient pas à Gertrudis dans l'hacienda de las Palmas.

Combien de fois, au soleil couchant, ses yeux n'avaient-ils pas erré dans une mélancolie rêveuse sur la grande plaine, déserte comme un jour où don Rafael accourait vers elle, bravant la mort pour la voir quelques heures plus tôt !

Lorsque, dans le premier moment de sa douleur, lorsque, dans sa première ardeur de vengeance, don Rafael, avec cette âpre volupté qu'on éprouve parfois à se déchirer le cœur, dût-on en briser un autre, s'était élancé au galop vers Oajaca, après avoir enfoui dans la terre qui couvrait son père le gage d'amour de Gertrudis, en renonçant à elle sans l'en prévenir, la jeune fille l'avait attendu avec une vive impatience.

Quelque dépit, bientôt effacé par l'inquiétude, puis ensuite de mortelles angoisses avaient rempli son cœur. Nous avons dit, au sujet de don Rafael, par quelles transitions insensibles et naturelles les habitants de las Palmas avaient été confirmés, par son silence, dans la pensée qu'il était traître à sa maîtresse comme il l'était à son pays; nous ne le répéterons pas.

Peu s'en fallut cependant qu'au moment où don Rafael se présenta devant l'hacienda, le son de sa voix, en parvenant jusqu'aux oreilles de Gertrudis, ne vainquit son orgueil blessé. Cette voix

mâle, si fortement empreinte de loyauté, soit quand elle échangeait quelques mots avec son père, soit quand elle jetait un défi au féroce Arroyo, avait fait tressaillir toutes les fibres de son cœur. Elle avait eu besoin d'appeler à son aide tous les ressentiments de l'amour dédaigné et la pudeur naturelle à la femme pour ne pas se montrer au capitaine en s'écriant :— Oh ! Rafael, le poignard d'Arroyo me ferait moins de mal que votre abandon.

— Qu'avez-vous fait, mon père ? dit-elle tristement à don Mariano lorsque le capitaine se fut éloigné avec sa troupe. Vous l'avez blessé dans son orgueil par des paroles irritantes, à l'instant où, par égard pour nous, il renonçait à exercer sa vengeance sur l'un des meurtriers de son père. Peut-être avez-vous fait mourir sur ses lèvres des mots d'oubli et de réconciliation. Vous avez anéanti le dernier espoir de votre pauvre fille.

L'hacendero ne répondit rien ; il regrettait lui-même ses allusions blessantes envers un ennemi dont la générosité sauvait sa vie et celle de ses enfants.

Après le départ des bandits d'Arroyo, une morne tranquillité régna dans l'hacienda de las Palmas, et, dans le silence de la solitude, Gertrudis, tout en se demandant à chaque minute du jour si réellement don Rafael ne l'aimait plus, ne pouvait se faire qu'une réponse certaine, c'est qu'elle l'aimait, et qu'elle l'aimerait toujours.

Une après-midi, la seconde qui avait suivi le départ d'Arroyo et de sa bande, le soleil se couchait au loin dans la plaine, comme ce jour où, quelques semaines auparavant, elle attendait à chaque instant l'arrivée de don Rafael. Les eaux s'étaient retirées et la campagne avait pris un aspect plus riant que ce jour-là. Desséchée alors, elle était maintenant couverte d'une éclatante verdure.

Tout à coup, une demi-douzaine de cavaliers apparurent dans la plaine. Ils semblaient venir des collines qui la bordaient, car ils tournaient le dos à l'hacienda ; des banderoles aux couleurs d'Espagne flottaient au bout de leurs lances. Un cavalier seul précédait les cinq autres ; puis bientôt d'autres soldats à cheval se montrèrent après les premiers, mais Gertrudis ne jeta sur eux qu'un regard indifférent.

Toute son attention était absorbée par le cavalier qui marchait seul en tête des autres. Son cœur, plutôt que ses yeux, avait deviné son nom et sa condition.

— Moi aussi, se dit-elle, j'ai été imprudente dans mes paroles, lorsque j'ai prononcé l'anathème contre les fils du pays qui trahiraient sa cause. Qu'importe, à la femme qui aime, la bannière que suit son bien-aimé ? Celle-là doit être la sienne ; que n'ai-je fait comme ma sœur ? Oh ! Marianita est bien heureuse !

Et, le cœur gonflé de soupirs, le regard voilé de larmes, elle continuait à suivre de l'œil le chevalier dont la tête ne se détournait pas une seule fois vers l'hacienda, et qui ne tarda pas à se perdre avec son escorte dans la brume dorée du couchant.

C'était don Rafael, obéissant aux ordres qui l'appelaient, et qui, pour ne pas laisser voir son trouble et sa douleur aux soldats de sa suite, n'avait pas osé jeter ses regards derrière lui.

Peu devait importer maintenant à Gertrudis l'endroit qu'elle habitait avec son père. Il ne lui restait à l'hacienda que de douloureux souvenirs ; mais, nous l'avons dit, ces douleurs mêmes l'y attachaient, et la jeune fille ne put voir sans tristesse, comme si le départ de las Palmas devait briser le dernier lien entre elle et don Rafael, le moment où allait falloir quitter cette triste demeure.

Depuis que le capitaine ne respirait plus le même air qu'elle, Gertrudis n'avait eu d'autre plaisir que celui de faire soigner le beau cheval bai brun de don Rafael, qu'on avait repris et ramené à l'hacienda.

Sur ces entrefaites, le mariage de don Fernando avec Marianita s'était accompli. Résolue déjà bien longtemps avant que la guerre civile n'éclatât, cette union n'avait pas trouvé d'obstacles chez l'hacendero, malgré ses idées politiques. Don Fernando était Espagnol, il est vrai, mais il avait la parole de don Mariano, et, en outre, celui-ci ne voulait pas offrir en holocauste à ces tristes dissensions le bonheur de sa seconde fille ; n'était-ce pas assez déjà d'une victime ? D'ailleurs, comme beaucoup d'Espagnols à cette époque, don Fernando Lacarra avait adopté pour son pays celui qui renfermait ses affections, et, par cela même, ses sympathies étaient acquises à ses compatriotes d'adoption.

Peu de jours après son mariage, il avait emmené sa jeune femme à son domaine de San Carlos, voisin de celui del Valle, et comme lui, situé sur les bords de l'Ostuta supérieur qui coulait entre les deux haciendas, non loin du lac du même nom. Ce domaine, gardé par de nombreux domestiques, que l'insurrection n'avait pas dispersés comme ceux de don Mariano, offrait une plus grande sécurité comparative que l'hacienda de las Palmas, et don Fernando voulait y donner asile à sa nouvelle famille ; mais don Mariano, dans le but de dissiper la mélancolie de sa fille par le bruit et le mouvement d'une grande ville, préféra de se retirer à Oajaca.

Le jour du départ, Gertrudis avait refusé la litière qu'on lui avait préparée ; elle avait mieux aimé faire seller pour elle le cheval qui tant de fois avait porté don Rafael, et, comme si le fougueux *Roncador* eût senti qu'il portait l'objet le plus cher à son ancien maître, il se laissa aussi docilement conduire pendant tout

le trajet par la main frêle de Gertrudis que par la main vigoureuse du capitaine.

Insensible à toutes les distractions qui lui étaient offertes, Gertrudis avait passé de longs et tristes jours à Oajaca. Elle n'y avait goûté qu'un seul moment de bonheur : ce fut quand la voix publique lui apprit que le colonel Tres Villas, après s'être emparé de la ville d'Aguas Calientes, y avait fait raser la tête à quatre cents femmes.

Comme l'avait dit le colonel Trujano, instruit de cette particularité par Marianita, dont le mari l'avait reçu un jour entier à San Carlos, cette nouvelle l'avait fait tressaillir de bonheur et d'orgueil.

Elle seule avait deviné, au milieu de l'étonnement général causé par cette étrange rigueur, que don Rafael n'avait pas voulu qu'elle seule eût à pleurer la perte de sa chevelure. Don Rafael l'aimait donc toujours, puisqu'il lui envoyait cette consolation comme un gage de son souvenir.

Gertrudis s'était cependant vivement reproché ce sentiment de bonheur égoïste.

— Pauvres femmes ! se dit-elle en peignant les boucles d'ébènes qui avait remplacé ses longues tresses dont le flot parfumé tombait jadis sur ses épaules ; elles n'ont pas eu comme moi le bonheur d'offrir leur chevelure pour la vie de leur bien-aimé !

Puis les mois avaient succédé aux mois sans qu'on pût savoir ce qu'était devenu don Rafael, et les joues pâles de Gertrudis, le cercle bleu qui entourait ses yeux, témoignaient des douleurs de l'âme et des souffrances du corps. Mais aussi, depuis deux ans bientôt, sous l'influence énervante du silence, de la solitude, de la vie sédentaire, la pauvre jeune fille tâchait en vain d'étouffer son amour, et les forces de son corps et de son âme s'épuisaient dans cette lutte inutile.

Don Rafael, du moins, portait sa douleur d'une extrémité du royaume à l'autre ; il en pouvait étouffer le cri dans le tumulte des batailles et dans toutes les ardentes distractions de la guerre.

Heureusement que Dieu a donné à la femme la résignation, sa seule armure contre la douleur. Gertrudis dévorait en silence, et sans proférer une plainte, le noir chagrin qui la consumait. Dans ces longues insomnies, où cette résignation à moitié vaincue par la lutte semblait prête à succomber, un faible et lointain rayon d'es-pérance venait parfois la retremper ; un dernier refuge contre ses angoisses se présentait aux yeux de la jeune fille. Elle se disait alors que, quand ses forces seraient à bout, une ressource suprême lui restait dans cette tresse de ses cheveux soigneusement conservée par elle.

L'envoi du cheval de don Rafael à l'hacienda del Valle, où il devait sans doute revenir d'un jour à l'autre, avait été une première transaction entre l'orgueil et l'amour. Qui devait l'emporter des deux ?

Cependant, à mesure que l'insurrection s'étendait dans la province, la surveillance redoublait dans la capitale, et don Mariano, devenu suspect, reçut l'ordre de quitter Oajaca.

Toutefois, avant de partir, il avait expédié, nous l'avons dit, un messenger à l'hacienda del Valle. Quel message portait-il ? Nous le saurons plus tard. Nous devons, quand à présent, constater que, le surlendemain du départ de son exprès, le jour même où celui-ci arrivait à l'hacienda del Valle et où don Rafael quittait en fugitif la plaine de Huajapam, l'hacendero se mettait en marche pour San Carlos, accompagnant à cheval, avec quelques serviteurs, la litière qui renfermait dona Gertrudis. La pâleur du visage de la jeune fille contrastait avec le cercle d'azur qui se dessinait autour de ses yeux et le rendait encore plus foncé.

Enfin, ce jour-là aussi, mais vers le soir, un des personnages de notre histoire, le capitaine don Cornelio Lantejas, quittait le camp de Morelos, près de Huajapam, pour aller remplir une mission qui venait de lui être confiée pour Oajaca par le général mexicain.

Sa mission ne laissait pas d'être périlleuse, ainsi qu'on pourra s'en convaincre.

Costal et Clara accompagnait seuls le capitaine, revêtu d'un simple habit de voyage ; rien n'indiquait en lui sa profession.

C'était à l'approche du solstice d'été, et le noir et l'Indien s'entretenaient de la chance, à présent que le Zapotèque avait accompli un demi-siècle, de saisir enfin la divinité des eaux dans le mystérieux lac d'Ostuta.

Maintenant que toutes les lacunes du passé se trouvent comblées, nous devons, pour l'intelligence de la dernière partie de ce récit, faire savoir quel était le but de la mission confiée à don Cornelio, et présenter à vol d'oiseau une sorte de plan topographique du pays que devaient parcourir les différents personnages qui se mettaient en route le même jour.

La conquête de la ville d'Oajaca devait achever de rendre Morelos maître de toute la province, et il songeait à s'en emparer avant la fin de la campagne ; car, ce projet une fois exécuté, tout le sud de la Nouvelle-Espagne tombait au pouvoir de l'insurrection.

Toutefois, avant d'attaquer une ville aussi populeuse et aussi riche que celle de Oajaca, il était prudent de s'y ménager des intelligences, et c'était là l'objet principal de la mission qu'avait à remplir le capitaine Lantejas. Pour l'honneur de la cause que sou-

tenait Morelos, il n'était pas moins urgent de mettre un terme aux déprédations des deux guerilleros dont il a été souvent question, Arroyo et Bocardo, qui semblaient avoir pris à tâche, par leurs cruautés, de rendre odieuse l'insurrection autant à ses partisans qu'à ses ennemis.

La force dont ils disposaient était aussi incertaine que le lieu de leur résidence ; mais ils étaient aussi universellement redoutés que s'ils eussent eu une armée nombreuse à leurs ordres. La rapidité de leurs mouvements leur donnait les moyens de multiplier à l'infini leurs actes de férocité ; les deux associés étaient, du reste, assez faciles à suivre aux traces sanglantes qu'ils laissaient partout sur leur passage. Arroyo, toujours prêt à rougir ses mains de sang, quel qu'il fût, prenant un barbare plaisir à être lui-même le bourreau de ses victimes, était assez brave, du moins ; mais son associé, Antonio Bocardo, était aussi lâche que cruel, quoique son goût le portât plutôt au vol qu'à l'assassinat, ainsi qu'on l'a vu.

Morelos avait appris les déprédations que ces deux bandits commettaient dans la province de Oajaca, et don Cornelio avait ordre de les joindre et de leur porter, de la part du général en chef, la menace d'être *coupés en quatre quartiers*, s'ils continuaient plus longtemps à déshonorer la sainte cause de l'indépendance.

La réputation de férocité si justement méritée de ces deux bandits, qui traitaient tous les partis en ennemis, et la surveillance active exercée par les autorités de Oajaca, rendaient, comme on voit, la mission du capitaine Lantejas fort dangereuse.

Il suivait donc assez mélancoliquement la route qui conduisait aux bords du fleuve d'Ostuta, où se trouvaient alors Arroyo et Bocardo.

Leur présence dans ces lieux sera expliquée par une description sommaire, indispensable pour bien faire connaître l'étroit théâtre où vont se presser les événements qui nous restent à raconter.

En ne tenant pas compte des accidents de terrain, Huajapam et Oajaca se trouvent sur la même ligne, en face l'un de l'autre. De chacune de ces deux villes part une route allant vers l'Ostuta et s'y joignant à un gué qui sert à traverser ce fleuve. A peu de distance de la jonction des deux routes, et avant d'y être parvenu, se trouvait l'hacienda del Valle, et, en moins d'une heure, après avoir passé le gué, on arrivait à l'hacienda de San Carlos. Ces deux haciendas, situées sur les deux rives opposées du fleuve, étaient, comme on le voit, peu éloignées l'une de l'autre.

Arroyo s'était promis de ne laisser ni un homme vivant ni une pierre debout de l'hacienda del Valle, encore défendue par la garnison confiée aux ordres du lieutenant Veraegui, et c'était le motif

de sa présence sur les rives de l'Ostuta. Sa bande, divisée en deux, occupait les abords du gué de chaque côté du fleuve, et pouvait ainsi se porter à la fois et sur San Carlos et sur del Valle.

Il était probable que le messager se dirigeant en quête de don Rafael de l'hacienda del Valle vers Huajapam rencontrerait à mi-route le colonel, parti de Huajapam pour del Valle.

Au point de réunion des deux routes de Oajaca et de Huajapam, il était non moins probable que, don Mariano et sa fille devant passer forcément devant del Valle, don Cornelio et ses deux compagnons, suivant la même direction, et enfin le colonel, se rendant à son hacienda, ne devaient pas manquer, sauf accident, de se rencontrer tous, presque au même instant, sur un terrain commun.

C'est donc sur les bords sauvages de l'Ostuta, vers l'endroit où les personnages de ce récit, longtemps dispersés, ont des chances de se rejoindre, qu'il convient de transporter la scène.

---

## TROISIÈME PARTIE.

### LE LAC D'OSTUTA.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### LE GUÉ DE L'OSTUTA.

Quatre jours après la levée du siège de Huajapam, nous sommes sur les bords de l'Ostuta, et le soleil, près de se lever, allait éclairer l'un des plus splendides paysages de la nature américaine.

Le *maïpouri*,<sup>1</sup> avant de regagner sa retraite lointaine, se plongeait pour la dernière fois, avant le jour, dans les eaux encore assombries du fleuve. Plus timide que le *maïpouri*, le daim inquiet du moindre souffle de la brise dans le feuillage ou dans les roseaux, épiait, en buvant la venue de l'aube du jour, pour s'enfuir au premier rayon du soleil vers ses fourrés inaccessibles de sassafras et de hautes fougères.

<sup>1</sup> Le tapir.

Le héron solitaire, immobile sur ses longues échasses, les flamants roses, rangés en troupes silencieuses, attendaient, au contraire, que le soleil parût pour commencer leur pêche matinale.

Le silence régnait partout, hors ces vagues rumeurs des solitudes qui s'élèvent de dessous la mousse ou tombent de la cime des arbres au moment où, selon leur nature, les divers hôtes des bois vont s'éveiller ou s'assoupir.

Quoique les ombres de la nuit commençassent déjà à disparaître, l'œil de l'homme, au milieu des vapeurs nuageuses qui s'élevaient du fleuve, n'aurait pu discerner encore de quelle espèce de végétation ses bords étaient couverts. Les panaches des palmiers, qui s'élançaient orgueilleusement au-dessus d'une immense masse de feuillage, seuls étaient distincts, comme jadis ceux des chevaliers dans la mêlée.

Les rives de l'Ostuta semblaient aussi complètement désertes qu'aux jours où les enfants de l'Europe n'avaient pas encore abordé aux rivages américains; mais la vue perçante des oiseaux de nuit, qui se balançaient au sommet des arbres, pouvait saisir des objets invisibles au daim, au maïpouri, comme au héron et au flamant; à travers les vapeurs nocturnes, des feux lointains et épars scintillaient le long de la rive droite du fleuve, comme de pâles étoiles dans un ciel brumeux.

Ces feux indiquaient des bivouacs et trahissaient seuls le voisinage de l'homme.

Sur la rive gauche, la solitude non plus n'existait pas, elle n'était qu'apparente: des feux y jetaient encore quelques lueurs. Assez loin d'eux, à travers la brume, entre le fleuve et la route qui conduisait de Huajapam à l'hacienda del Valle, on aurait pu voir d'abord, au milieu d'une petite clairière, un groupe composé de huit cavaliers qui semblaient tenir conseil entre eux.

Plus rapprochés du fleuve, et à trois ou quatre portées de fusil environ de ce groupe, deux hommes à pied remontaient avec précaution vers l'endroit où le chemin del Valle à Huajapam serpentait à travers des fourrés épais de gaïacs et de cèdres-acajou.

Enfin, entre ces huit cavaliers et ces deux piétons, et à pareille distance à peu près des uns et des autres, un homme seul, qu'on ne pouvait appeler ni piéton ni cavalier, paraissait ne se préoccuper de rien. En effet, fortement attaché avec une ceinture de soie entre deux mères branches d'un énorme acajou, il dormait du plus profond sommeil à plus de dix pieds au-dessus du sol.

L'épais feuillage de l'arbre et l'obscurité de la nuit le dérobaient complètement à la vue de tout être humain. Un Indien eût passé

sous l'acajou sans deviner sa présence, et, du haut des arbres voisins, l'œil d'un oiseau de nuit n'eût pu l'apercevoir davantage.

Pour ne pas anticiper sur notre récit, nous différons de faire connaître au lecteur quels étaient les huit cavaliers et les deux piétons.

Quant au personnage tranquillement endormi dans son lit aérien, nous dirons tout d'abord que c'était don Rafael lui-même.

Il est des moments où la lassitude du corps l'emporte sur les appréhensions de l'esprit, et le colonel se trouvait précisément dans un de ces moments-là.

La fatigue de trois journées de marche, jointe à l'absence de tout sommeil pendant la nuit précédente, lui procuraient, en dépit des dangers de sa situation et de l'incommodité de sa posture, ce repos profond que goûte le soldat harassé, la veille d'une bataille sanglante.

Plus loin encore, mais dans une partie du bois voisine de la route de Oajaca qui aboutissait au gué dont nous avons déjà parlé, à peu de distance de l'Ostuta et du lac mystérieux du même nom, formé des eaux du fleuve amenées par des conduits souterrains, des voyageurs paraissaient s'occuper, avec la précipitation de la frayeur, de reprendre, avant le jour, leur voyage interrompu.

Comme si la révélation soudaine de quelque grand péril venait de les frapper, deux d'entre eux éteignaient les restes d'un feu dont l'éclat aurait pu les trahir, deux autres sellaient rapidement les chevaux de toute la troupe, et un cinquième voyageur, entr'ouvrant les rideaux d'une litière déposée sur la mousse, semblait rassurer une jeune femme épouvantée qui s'y trouvait renfermée.

Cette litière fera suffisamment connaître don Mariano et sa fille, sans qu'il soit besoin de les nommer.

La nuit allait cesser, avons-nous dit.

Il est dans le jour, au milieu de la solitude du désert, deux heures solennelles que toutes les voix de la nature réunies proclament et célèbrent à l'envi : le lever et le coucher du soleil. L'horloge éternelle allait sonner la première de ces heures.

Un vent frais s'éleva, agita le feuillage, rida la surface de l'eau, et commença à déchirer le voile de vapeurs que la nuit avait étendu.

L'orient se colora d'un jaune vif, s'entr'ouvrit et laissa jaillir les premières et indécises clartés du crépuscule du matin, que saluèrent soudain mille cris d'oiseaux partis de tous les arbres de la forêt.

Les chacals, fuyant au loin, poussèrent leurs derniers glapissements ; la voix funèbre des oiseaux de nuit se fit entendre pour la dernière fois ; le daim et le maïpouri disparurent. Bientôt, des

nuages roses, comme le plumage des flamants, montèrent à l'horizon, puis enfin, le soleil éclaira la cime des palmiers, et laissa voir, dans toute leur splendide variété, les bois épais qui couvraient les bords de l'Ostuta.

Les ébéniers, aux grappes de fleurs d'or, le gaïac et le dragonnier, les liquidambers odorants, aux pyramides sombres, le cèdre-acajou et les palmiers, dans toute l'élégante richesse de leurs feuillages, étalaient avec orgueil, leurs luxueuses végétations, au milieu des fougères gigantesques et des réseaux épais de lianes fleuries qui leur servaient de cortège.

A travers ces labyrinthes presque impénétrables, se montraient parfois des taureaux sauvages, fruits des taureaux jadis échappés des riches haciendas de Fernand Cortès<sup>1</sup> ! Pressés par la soif, ils venaient s'abreuver, et, tandis que de leurs musles noirs ils humaient avidement l'eau, quelques petits ilots, arrachés çà et là au rivage avec leurs berceaux de verdure et de fleurs, suivaient, en flottant, le cours du fleuve, et, sous ces berceaux fleuris, les oiseaux perchés semblaient, par leur ramage, célébrer leur marche triomphale sur les flots.

Tel était, ce matin-là, dans toute sa magnificence primitive, l'aspect de l'Ostuta et de ses bords, à une demi-lieue, environ, du gué près duquel avaient brillé les premiers feux des bivouacs dont nous avons signalé l'emplacement sur la rive droite du fleuve.

Ces feux, qui venaient de s'éteindre quand le jour avait paru, étaient ceux du campement provisoire d'Arroyo et de sa troupe de bandits.

Là, se passaient aussi des scènes animées, quoique d'un genre différent.

Une centaine de cavaliers, dispersés sur les deux rives de l'Ostuta, s'occupaient activement du pansement matinal de leurs chevaux. Les uns, montés à poil, les poussaient dans le fleuve, pour les abreuver et les rafraîchir à la fois ; d'autres, enfin, les étrillaient avec leurs ongles ou à l'aide de la première pierre venue. Plus loin, des selles étaient empilées en monceaux, avec une certaine régularité, au milieu de ballots éventrés dont il ne restait plus que les enveloppes lacérées à coups de couteau, dépouille, sans doute, de quelque muletier dévalisé la veille.

Sur cette même rive droite, c'est-à-dire sur celle où se trouvait l'hacienda de San Carlos, s'élevait une tente grossièrement composée de morceaux de ces enveloppes, les unes de forte toile de chanvre, les autres d'un épais tissu de fils d'aloès.

<sup>1</sup> On sait que la province de Oajaca avait été donnée par Charles-Quint en apanage à Cortès.

Deux factionnaires, armés de pied en cap de carabines, de couteaux et de sabres, allaient et venaient en montant la garde près de cette tente, mais à une distance assez grande pour que ni l'un ni l'autre ne pût entendre ce qui se disait dans l'intérieur.

Cette tente était celle des deux chefs, et Arroyo s'y trouvait pour le moment en compagnie de son digne associé Bocardo. Chacun d'eux était assis sur un crâne de bœuf, en guise de siège, et tous deux fumaient une épaisse et longue cigarette de feuilles de maïs. A l'attitude que gardait le premier, les yeux fixés sur le sol, qu'il labourait de la molette à six pointes de ses pesants éperons, il était facile de voir que Bocardo employait les ressources de son intelligence pour déterminer son camarade à quelque mauvaise action.

— Certes, disait-il, je suis disposé à rendre justice à toutes les vertus de Mme Arroyo ; elles sont touchantes : quand un homme est blessé, elle lui jetterait volontiers du piment *enragé*<sup>1</sup> sur ses blessures. Rien n'est plus intéressant que la manière dont elle intercède pour les prisonniers que nous condamnons à mort, en obtenant, pour la plupart du temps, qu'on ne les fasse mourir que le plus tard possible..... je veux dire le plus lentement qu'il se peut.....

— Ce n'est pas par égoïsme qu'elle agit ainsi, la pauvre femme, interrompit Arroyo ; car c'est encore plus pour moi que pour elle.

— Elle est si dévouée !..... Ah ! c'est une bien digne femme !....

— Certainement. Et que de ressources dans l'esprit ! Ainsi, par exemple, c'est elle qui a eu cette ingénieuse idée pour notre salut à tous deux : comme nous ne faisons jamais mettre un prisonnier à mort sans le faire confesser, plus son supplice est long, plus longtemps dure sa confession. Or, il résulte de là qu'après des souffrances et une confession très-prolongées, le prisonnier meurt en état de grâce et va tout droit au ciel ; et, comme les saints élus n'ont plus de rancune, ils prient tous pour nous. Ma femme dit que nous devons en faire le plus possible, de ces bienheureux.

— Eh ! eh ! vous n'en avez déjà pas mal fait, repris Bocardo avec un sourire de satisfaction, et le bon Dieu doit en avoir les oreilles rebattues.....

— Silence, seigneur colonel des colonels ! s'écria Arroyo d'un ton qui fit taire incontinent le bandit, qui s'arrogeait ce titre pompeux ; je déteste les blasphémateurs.....

— Soit. J'en reviens donc aux vertus de Mme Arroyo, en dépit desquelles elle n'est ni jeune ni précisément très-belle.

<sup>1</sup> Expression en usage aux colonies pour désigner une espèce de piment très-fort.

— Allons, dites qu'elle est vieille et laide, et n'en parlons plus ! s'écria brusquement Arroyo ; et cependant j'y tiens beaucoup.

— C'est étonnant !

— Écoutez, mon cher, c'est moins étonnant que vous ne pensez. Elle partage avec moi le poids de l'exécration publique, et, si j'étais veuf.....

— Vous le porteriez tout seul. Bah ! vous avez les épaules si larges !

— C'est vrai, répartit Arroyo, flatté de ce compliment ; mais je tiens également à vous au même titre qu'à ma femme, ajouta-t-il. Il est rare qu'on maudisse le nom d'Arroyo sans qu'on y mêle le vôtre.

— Il y a tant de méchantes langues dans ce monde !

— Et puis ma femme a encore une autre vertu à mes yeux : elle possède un scapulaire béni par le pape à Rome, et qui a la propriété de faire mourir le mari quelques jours après la femme.

— Aussi je ne vous dis pas de la tuer, cette digne Mme Arroyo, ajouta Bocardo, amené à partager malgré lui les superstitions grossières de son associé. Seulement on l'envoie dans un couvent de *repenties* s'occuper de son salut et de celui de son mari, et l'on prend pour la remplacer quelque jeune femme avec des yeux et des cheveux noirs comme la nuit, des lèvres roses comme la grenade, et des joues plus blanches que la fleur du *floripendio*.<sup>1</sup> Voilà ce que je me tue à vous faire comprendre depuis deux heures.

— En connaissez-vous de semblables, vous ? demanda le guerillero après un moment de silence qui prouvait que la persuasion commençait à entrer dans son âme.

— Vous en connaissez une comme moi ! s'écria Bocardo : la maîtresse de l'hacienda de San Carlos, que nous pouvons prendre en un tour de main.

— Dona Marianita Silva.

— Précisément.

— Mais *con mil deminios* ! vous voulez donc que nous ne laissions pas une hacienda sans la mettre à sac ? s'écria Arroyo ; car, si vous désirez que je m'empare de la femme, c'est pour que vous puissiez piller le mari.

— Le mari est Espagnol, reprit Bocardo sans répondre aux paroles de son associé, qui n'exprimaient que la vérité touchant le but de ses insinuations. Beau malheur, vraiment, de prendre la femme d'un *coyote* !

<sup>1</sup> Datura.

— *Caramba!* cet Espagnol est aussi bon insurgé que vous. Il nous a fourni des vivres et des chevaux...

— Oui, par frayeur, comme le diable loue les saints. Comprenez donc bien qu'on n'est jamais bon insurgé avec des tas de sacs de piastres dans ses coffres, de l'argenterie plein ses buffets et une jolie femme à ses côtés, se hâta d'ajouter Bocardo, pour dissimuler sous ce dernier prétexte ses véritables intentions. Voyez-vous, quand nous avons travaillé à redoubler le patriotisme de don Mariano en le débarassant de sa vaisselle plate, nous aurions dû, comme je vous le disais, prendre aussi ses deux filles. J'aurais ainsi une charmante femme, à présent, tandis que vous seul... Mais bah! je me sacrifierai toujours pour vous; c'est mon rôle.

— Nous en ferons tant, voyez-vous, reprit Arroyo d'un air pensif, en se laissant aller malgré lui aux atroces insinuations de Bocardo, qu'on finira par nous traquer partout comme des bêtes féroces.

— Nous avons cent cinquante hommes dévoués, braves comme leur poignard.

— Enfin... je ne dis pas... j'y penserai.

Les yeux de Bocardo brillèrent d'une joie cupide à l'aspect de l'indécision d'Arroyo, qu'il savait devoir convertir, avant la fin du jour, en une résolution bien arrêtée d'exécuter le noir projet qu'il venait de lui soumettre.

Les deux associés, plongés dans les réflexions que leur suggérait ce plan de pillage et de meurtre, gardaient un silence qui durait quelques instants, lorsqu'un pan de la tente se souleva pour donner passage à une virago au teint hâlé et à la figure flétrie par les mauvaises passions plutôt que par l'âge; car ses cheveux, nattés et retenus par un peigne d'écaille cerclé d'or, étaient noirs comme l'ébène. Son air, toutefois, ne démentait en rien le portrait peu flatteur qui venait d'être fait d'elle.

En dépit de tous les ornements de verroterie, de chapelets, de scapulaires et de pièces d'or qui entouraient son cou, sa figure était hideuse à voir.

La fureur était peinte sur son front aux veines gonflées et dans ses yeux noirs injectés de sang.

— C'est une honte! s'écria-t-elle en entrant et en laissant tomber sur Bocardo, qu'elle méprisait et détestait à la fois, le regard de colère qu'elle n'osait adresser à son mari; c'est une honte, dit-elle, qu'après le serment que vous avez fait tous deux, il reste encore une pierre de ce nid de vipères et un homme pour le dé fendre.

— Eh bien! qu'y a-t-il! demanda Arroyo d'un ton de mauvaise humeur.

— Je parle de l'hacienda del Valle, que vos hommes, une grande partie du moins, bloquent depuis trois jours sans résultat; c'est-à-dire, non, car j'apprends à l'instant que trois de nos soldats ont été tués dans une sortie, et, que leurs têtes sont exposées à la porte de l'hacienda par ce damné Catalan que Dieu confonde!

— Qui vous a dit cela? s'écria Arroyo.

— El Gaspacho, qui n'attend que vos ordres pour entrer, et qui revient de del Valle pour vous demander du renfort.

— De par tous les diables! je trouve étrange que vous vous permettiez d'interroger avant moi les courriers qui me sont expédiés.

En disant ces mots d'une voix tonnante, Arroyo s'était levé en saisissant le crâne de bœuf qui lui servait de siège, et il menaçait d'en briser celui de sa femme. Peut-être, sous l'influence des paroles de Bocardo, allait-il se décider à porter seul le poids de l'exécration publique, s'il ne se fût souvenu à temps du scapulaire béni à Rome.

Bocardo restait flegmatiquement assis.

— *Maria Santissima!* s'écria la virago en se reculant effrayé devant la terrible colère de son mari, ne me protégez-vous pas, seigneur Bocardo?

— Hum! répondit le bandit sans bouger, vous savez le proverbe, vénérable senora, entre l'arbre et l'écorce... que diable! de petites querelles de ménage...

— Que cela n'arrive plus! Il n'y a que deux chefs ici, dit Arroyo subitement radouci, et, avant que je reçoive el Gaspacho, vous allez vous charger d'une commission.

— Laquelle? demanda la femme, qui eut bien un instant l'idée de hausser le ton à mesure que son mari le baissait; toutefois, elle réprima cette tentation.

— C'est pour l'exécution d'un plan magnifique conçu par moi, interrompit Bocardo.

— Ah! si vous aviez autant de courage que d'intelligence! dit la virago

— Bah! Arroyo a du courage pour nous deux.

— Est-ce à dire que vous avez de l'esprit pour vous et pour moi? s'écria le guerillero, cherchant à faire tomber sa colère sur un homme qui n'était pas porteur d'un scapulaire du pape.

— Dieu me garde de le penser, répondit Bocardo d'un ton flatteur: vous êtes aussi brave qu'intelligent.

— Femme! reprit Arroyo, vous allez interroger de nouveau le prisonnier que nous avons fait il y a trois jours, pour savoir enfin le but...

— L'animal chante toujours la même gamme, interrompit impa-

tiemment la compagne d'Arroyo : qu'il est au service de don Mariano Silva, et qu'il porte un message à cet enragé colonel Tres Villas, comme vous l'appellez.

A ce nom détesté, un nuage sombre couvrit les yeux du bandit.

— Sachez quel est ce message, enfin, dit-il.

— Il soutient qu'il n'a nulle importance ; et savez-vous ce que j'ai trouvé dans la poche de sa jaquette quand je l'ai fait fouiller ?

— Une fiole de poison, peut-être ?

— Un petit paquet soigneusement cacheté au milieu duquel se trouvait, enveloppée dans un mouchoir de baptiste parfumé, une tresse de cheveux noirs fort longs et fort beaux, ma foi !

— Ah ! vraiment ! et qu'en avez-vous fait ? demanda Bócardo d'un ton ironique.

— N'en ai je pas d'aussi longs et d'aussi noirs ? reprit la virago d'un air piqué. Et qu'en puis-je avoir fait, beau sire, si ce n'est de les jeter à la figure du messenger d'amour, car c'est un gage qu'il colporte ainsi sans doute à ce colonel du diable.

— Le messenger a repris sa tresse ? demanda Bocardo.

— Oui, avec empressement.

— De mieux en mieux ! répliqua Bocardo. J'avais pensé d'abord à corrompre ce messenger et à l'engager à donner au colonel un rendez-vous, où, au lieu de ceux qu'il attendrait, une vingtaine de nos coquins seraient tombés sur lui pour le prendre vivant. C'était douteux, et à présent, avec ce gage d'amour, on le mènera partout sans qu'il se défie de rien. Faites seulement venir cet homme, et je me charge du reste. Que ferons-nous du colonel Tres Villas, Arroyo ?

— Nous le brûlerons à petit feu ; nous l'écorcherons vif, répondit le guerillero avec une expression de joie féroce.

— Et votre femme intercédéra pour lui, ajouta Bocardo.

— Le brûler à petit feu ! l'écorcher vif ! s'écria la mégère.

Et, poussant un éclat de rire méprisant pour ces pauvres moyens de tortures, elle sortit de la tente de son mari.

Le courrier désigné sous le nom d'el Gaspacho entra au même instant.

C'était un grand drôle, sec comme la lame d'une rapière, à l'air impudent et cynique, avec des cheveux tombant sur ses épaules en longues mèches droites et roides, semblables à des lanières de cuir noirci à la fumée.

— Parle, porteur de sinistres nouvelles, dit Arroyo avec un sombre regard sous lequel le Gaspacho se sentit frissonner, malgré sa cuirasse d'impudence.

— J'ai de bonnes nouvelles aussi, seigneur capitaine, s'empressa de dire le bandit.

— Voyons d'abord les mauvaises.

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour donner l'assaut à la tanière des coyotes, et je suis dépêché pour prier Votre Seigneurie de nous envoyer du renfort.

— Qui t'envoie ? le lieutenant Lantejas ?

— Lantejas n'enverra plus personne ; depuis ce matin, sa tête est accrochée à la porte de l'hacienda.

— Tripes du diable ! s'écria le guerillero.

— Sa tête n'est pas seule, du reste ; il y a encore celles de Salins et du Tuerto avec la sienne, sans compter Matavidas, Sacamedios et Piojento, qui ont été pris et pendus vivants par les pieds aux créneaux de l'hacienda, et que nous avons dû achever de loin, à coups de carabine pour abréger leurs souffrances.

— Tant pis pour eux ! pourquoi se sont-ils laissé prendre vivants ?

— C'est ce que je leur ai dit ; je leur ai crié que Votre Seigneurie serait très-mécontente ; mais ils ne parssaient pas s'en soucier beaucoup, reprit le Gaspacho d'un air agréable.

— De sorte que vous n'êtes plus que quarante-quatre ?

— Faites excuse ; il y en a encore quatre autres, qui ont été pendus par le cou ; ceux-là ne nous ont pas fait user de poudre pour les achever.

— Dix hommes de moins ! dit Arroyo en frappant du pied avec rage. Vais-je encore perdre cette guerilla comme la première ? Voyons à présent la bonne nouvelle.

— Hier soir, un cavalier s'approchait de l'hacienda del Valle, comme s'il n'avait qu'à se présenter pour y entrer, quand il est tombé sous l'œil de nos vedettes, qui se sont jetées sur lui, et, après une vive résistance, il a pu s'échapper. Ne fronchez pas le sourcil, seigneur capitaine, les deux vedettes en ont été quittes, l'une pour une épaule fracassée d'un coup de pistolet, l'autre pour une chute de cheval. Pressé de trop près par ce dernier, le cavalier royaliste l'a enlevé de ses arçons et lancé à terre comme une noix qu'on veut briser. Il n'est resté que deux heures évanoui.

— Je ne connais qu'un homme assez fort pour faire un coup semblable, dit Bocardo en pâlisant ; c'est ainsi qu'il a tué Antonio Valdès : c'est l'enragé Tres-Villas.

— Et c'est lui, en effet ; car Pépé Lobos a entendu les ronflements de ce cheval qu'il montait, le jour où avec vous il a manqué de le prendre à las Palmas, et il a bieu reconnu le cavalier à sa taille et à sa voix, quoiqu'il fît nuit. Dix hommes se sont lancés à sa poursuite, et, à l'heure qu'il est, le colonel doit être pris.

— Sainte Vierge ! je vous promets un cierge gros comme un palmier si cet homme tombe entre nos mains, dit le chef des guerrilleros.

— Gros comme un palmier ! y pensez-vous ? s'écria Bocardo.

— Taisez-vous donc ! c'est pour l'amadouer, répondit Arroyo à voix basse.

— Qu'il échappe encore cette fois ou non, nous le tenons ; c'est moi qui vous en réponds, ajouta Bocardo. Si je sais bien son histoire, avec le message qu'on veut lui faire tenir, on l'amènera au bout du monde.

Comme il achevait ces mots, la femme d'Arroyo rentrait dans la tente la figure aussi bouleversée par la colère que la première fois.

— La cage est vide, l'oiseau s'est envolé ! s'écria-t-elle, et avec lui le gardien à qui je l'avais confié, l'indigne Juan el Zapote !

— Sang et tonnerre ! hurla Arroyo, qu'on se mette à leur poursuite ! Holà ! continua-t-il en soulevant un pan de sa tente, vingt hommes à cheval ! que l'on batte les bois et les bords du fleuve, et qu'on ramène les deux fugitifs pieds et poings liés, vivants surtout.

Pendant que les trois personnages se regardaient d'un air de stupéfaction, un grand mouvement avait lieu dans le campement, où chacun rivalisait de zèle pour être prêt le premier.

— Caramba ! si le colonel échappe à ceux qui sont sur ses traces et qu'on ne puisse reprendre ce messenger de malheur, adieu mes combinaisons ! s'écria Bocardo ; et, tandis que la femme d'Arroyo sortait pour aller accélérer le départ des cavaliers : C'est égal, dit-il à celui-ci, nous avons toujours, pour nous consoler, l'hacienda de San Carlos.

— Oui, j'ai besoin de distraction, répondit Arroyo avec un farouche sourire ; ce soir nous nous divertirons, et demain nous livrerons un assaut furieux au repaire des brigands espagnols, et nous ne laisserons pas pierre sur pierre de cette hacienda maudite del Valle.

— Oui, à demain les affaires sérieuses, répliqua Bocardo en se frottant les mains ; mais nos hommes sont prêts à partir, reprit-il en jetant un coup d'œil au dehors ; si vous m'en croyez, au lieu de vingt, vous n'en enverrez que dix : c'est suffisant pour donner la chasse à ces deux drôles. Avec le renfort qu'il va falloir expédier tout de suite à l'hacienda del Valle, il nous resterait trop peu de monde au quartier général.

Arroyo se rendit à l'avis de son associé. Parmi les vingt hommes prêts à partir, il en choisit dix des mieux montés, et les autres reçurent l'ordre de se diriger vers del Valle.

Mais, comme leur départ était moins pressé, pendant qu'ils com-

plétaient leurs préparatifs pour une expédition de plus longue haleine, les cavaliers chargés de poursuivre le messenger et Juan el Zapote poussèrent leurs chevaux avec ardeur dans le gué de l'Ostuta. On supposait que les fugitifs avaient cherché un refuge dans les bois épais qui couvraient la rive gauche du fleuve, après l'avoir traversé à la nage pendant la nuit.

## CHAPITRE II.

### OU LE PLUS EFFRAYÉ N'EST PAS CELUI QU'ON PENSE.

La partie du rapport d'el Gaspacho, qui était relative au colonel Tres-Villas ne doit pas laisser de doute sur le but que poursuivaient les huit cavaliers que nous avons montrés, assemblés en conseil dans une des clairières des bois de l'Ostuta.

C'étaient bien les soldats d'Arroyo qui s'étaient lancés à sa poursuite ; cependant, si on se rappelle les paroles du Gaspacho, ils étaient dix alors, et nous n'en trouvons plus que huit.

Avant de faire savoir comment leur nombre avait diminué dans cette proportion, il faut nous reporter à l'instant où don Rafael allait quitter le champ de bataille de Huajapam.

Quand les chants de victoire proférés par les soldats de Trujano eurent enfin cessé, don Rafael réfléchit que, pour faire seul un voyage d'une trentaine de lieues, à travers un pays presque totalement insurgé, il devait prendre, quoi qu'il en eût, certaines précautions d'où dépendait sa sûreté.

Son uniforme brodé, son casque, tout son équipement, en un mot, devait trop le signaler sur son passage. Il était d'ailleurs mal armé ; sa longue épée de dragon s'était brisée pendant le combat ; il était urgent de remédier à tout cela.

Il ne pouvait ni entreprendre de pénétrer jusqu'à sa tente pour y chercher de nouvelles armes et changer de costume, ni espérer qu'elle n'eût pas été pillée comme toutes celles du camp royaliste.

Don Rafael revint néanmoins sur ses pas, espérant que le champ de bataille même lui fournirait ce dont il avait besoin. Ses prévisions ne le trompèrent point.

Sans s'aventurer assez près des insurgés pour courir de nouveaux risques, le colonel put trouver, à l'endroit le plus éloigné de Huajapam, où Caldelas et lui avaient soutenu le choc de Morelos, une épée à deux tranchants pour remplacer la sienne. Il échangea aussi son casque contre le chapeau de feutre d'un insurgé, dont la

forme portait sur un chiffon sale les mots sacramentels : *Independencia ó muerte!* Il déchira le chiffon, le foula aux pieds et se coiffa du chapeau.

Il prit aussi, en place de son uniforme d'officier de cavalerie, une jaquette de soldat d'infanterie, et ainsi équipé, quoique son accoutrement ne laissât pas d'être assez remarquable par sa bizarrerie, après s'être assuré que ses deux pistolets étaient en bon état dans ses fontes, et que son cartouchier était bien garni, il reprit sa route et poussa résolûment le Roncador.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les précautions que le colonel dut prendre pour éviter de tomber dans les partis d'insurgés qui battaient la campagne ; nous dirons seulement que, autant que possible, il ne voyageait que de nuit.

Mais voyager de nuit n'offrait même pas un moyen bien complet de sûreté, et le colonel eut plus d'une fois besoin de tout son courage et de tout son sang-froid pour se tirer d'un mauvais pas.

Le soir du troisième jour de son départ, à la brune, il était arrivé près de son domaine et il espérait y être en sûreté quelques instants après, quand deux vedettes de la troupe d'Arroyo, qui assiégeait ou, pour mieux dire, bloquait del Valle, l'aperçurent et se précipitèrent sur lui pour le prendre.

Arroyo avait recommandé qu'on en agit ainsi à l'égard de tout individu qui se présenterait dans le voisinage de l'hacienda.

Sans savoir qu'il eût affaire aux soldats du guerillero qu'il avait juré d'exterminer, don Rafael n'était pas homme à souffrir de qui que ce fût une attaque aussi brusque et aussi discourtoise. On sait comment les deux agresseurs furent accueillis ; seulement, el Gaspacho avait un peu fardé la vérité dans son rapport.

L'un des deux avait eu l'épaule fracassée si près du cœur qu'il en était mort deux heures après, et quant au second, avant de le jeter rudement à terre, le colonel avait pris la précaution préalable de lui plonger son poignard entre les deux épaules.

Bien qu'il se fût mis à l'abri de toute indiscretion de la part de ces deux bandits, le colonel avait malheureusement donné l'alarme, en déchargeant un de ses pistolets, et comme les assiégeants avaient reçu l'ordre de tenir, jour et nuit, sellés et bridés, un certain nombre de chevaux, une dizaine de cavaliers s'étaient jetés en selle en entendant le bruit de l'arme à feu.

Le colonel avait hésité un instant, indécis s'il continuerait sa route vers l'hacienda ou s'il rebrousseait chemin pour revenir lorsque la nuit serait plus obscure, et ce moment d'incertitude fut cause que les cavaliers qui enfourchaient leurs chevaux pour s'élançer à sa poursuite, purent l'apercevoir, et l'un d'eux, nommé

Pépé Lobos, le reconnut, malgré l'heure avancée du jour, à sa tournure et à sa taille d'abord, puis aux ronflements de son cheval.

La haine même qu'Arroyo avait conçue pour le colonel, fut ce qui lui sauva la vie en cette occasion. Quelques coups de carabine auraient, sans doute, fini là ses aventures, si l'espoir d'une forte récompense, promise par le féroce guerillero à qui le lui amènerait vivant, n'eût engagé les cavaliers à essayer d'en courir la chance.

Le colonel, à leur aspect, avait pris chasse devant eux avec l'espoir fondé de trouver, au milieu des bois épais qu'il venait de traverser, un abri impénétrable à leurs chevaux.

Il poussa vigoureusement sa monture et put gagner, bien avant ceux qui le poursuivaient, la route sinueuse de Huajapam, pratiquée à travers la forêt. Il remonta cette route ventre à terre, et, quand il jugea qu'il avait assez d'avance sur les cavaliers, il se jeta brusquement au milieu des arbres, et ne s'arrêta que lorsqu'il ne lui fut plus possible de pénétrer plus avant dans le fourré qui lui barrait le passage. Il mit alors pied à terre, et tirant son cheval par la bride pendant quelque temps, il arriva à un hallier fort épais, où il l'attacha.

Il pensa ensuite à trouver un gîte où il pût prendre quelque repos sans être aperçu par ses ennemis, s'ils continuaient leur poursuite; un magnifique cèdre acajou, dont le feuillage touffu était impénétrable à la vue, se trouvait dans le voisinage. Il résolut d'y grimper, et, quoique son énorme tronc ne lui permit pas d'en embrasser la circonférence pour se hisser jusqu'aux branches, il y parvint à l'aide de fortes lianes qui pendaient comme des cordages de la cime de l'arbre jusqu'à terre.

Le colonel se plaça, le moins mal qu'il put, entre deux grosses branches, et se disposa à y attendre le jour pour prendre une détermination. Il espérait ou que ses ennemis, ayant perdu sa trace, renonceraient à le poursuivre, ou que, pour le cerner et lui couper la retraite, ils mettraient pied à terre et se diviseraient en marchant deux à deux.

Dans ce dernier cas, retranché derrière les arbres et protégé par le fourré, il se confiait assez en sa force et en son courage pour ne pas désespérer de les terrasser tous en détail.

La nuit était venue, et la lune, du haut de la voûte étoilée du ciel, lançait des flots de lumière. Quelques-uns de ses rayons, qui s'échappaient à travers l'épaisseur du feuillage, jetaient dans la retraite de don Rafael une faible lueur semblable au crépuscule du soir, au moment où ses dernières clartés vont s'éteindre.

Le colonel prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'il croyait entendre; mais, sauf le murmure de la brise dans les arbres.

et le glapissement lointain des chacals, sauf la voix de l'oiseau moqueur et le léger frémissement d'une iguane sur les feuilles sèches, tout reposait en silence dans la forêt.

L'air frais et embaumé que respirait don Rafael, le voile de la nuit qui l'entourait de toutes parts, ce calme imposant et solennel qui régnait autour de lui, tout semblait le couvrir aux douceurs du sommeil. Il sentit ses paupières s'appesantir insensiblement, et bientôt une invincible torpeur s'empara de tout son être.

L'homme épuisé par la fatigue du corps ou de l'esprit a besoin de repos ; la bienfaisante Providence lui envoie le sommeil pour réparer ses forces. Dans son ineffable bonté, elle l'envoie ainsi parfois au condamné, dans la nuit qui précède son supplice, et c'est par elle également que s'explique ce profond sommeil de certains conquérants la veille du jour où ils allaient livrer l'empire du monde aux hasards d'une bataille sanglante.

Sans être prodigieusement inquiet, le colonel pensait que la prudence exigeait qu'il se tint éveillé. Il lutta longtemps contre le sommeil, mais en vain. Le sommeil fut le plus fort. Alors, il entortilla autour d'une branche de l'arbre et de son corps la longue ceinture de soie que portent encore aujourd'hui, dans son pays, les officiers de son grade ; il avait eu soin de la conserver, en la cachant sous sa jaquette. A peine se fut-il ainsi prémuni contre le danger d'une chute, qu'il s'endormit profondément au sommet de son arbre.

La plupart des hommes enrôlés au service d'Arroyo, étaient des gens de campagne, dressés de longue main, par conséquent, à distinguer sur le sol toute espèce d'empreinte, et, si ce n'eût été la nuit, ils n'auraient pas dépassé, s'en apercevoir, l'endroit où le colonel avait tout à coup quitté la route battue pour se jeter dans le bois. Mais, à la lueur incertaine de la lune, qui n'éclairait le sentier qu'à travers les interstices du feuillage, la personne du colonel et la trace des pas de son cheval étaient invisibles à leurs yeux.

Ce ne fut qu'à une assez grande distance, au delà des premiers taillis, derrière lesquels don Rafael avait disparu, qu'ils firent instinctivement halte. S'engager tous à la fois dans le bois eût été s'interdire toute chance de trouver celui qu'ils poursuivaient, et, ainsi que le colonel l'avait présumé, ils se divisèrent et se mirent deux à deux. Ils s'assignèrent un rayon à explorer, et, après être convenus de se réunir au bout de quelques heures dans la clairière, près du chemin où ils venaient de descendre de cheval, ils se séparèrent pour commencer leur battue.

Quoiqu'en y mettant beaucoup de prudence, à cause de la ter-

rible réputation dont jouissait don Rafael, ils s'acquittèrent d'abord de leur tâche avec assez de conscience ; mais petit à petit, quand la première ardeur fut un peu calmée, une même idée se présenta à leur esprit presque en même temps. Tous avaient vu avec quelle formidable aisance le colonel s'était défait de deux d'entre eux, et ils jugèrent qu'ils avaient eu grand tort de s'affaiblir ainsi en se divisant. Cependant, comme ils ne pouvaient songer à regagner tout de suite la clairière désignée pour se réunir, avant un laps de temps suffisant pour sauver les apparences, ils continuèrent leur recherche, mais avec une notable nonchalance.

— Caramba ! le beau clair de lune, dit Pépé Lobos à son compagnon ; cela me fait penser...

— Que le colonel pourrait bien nous voir venir ? interrompit son compagnon.

— Ah bah ! Ce diable d'homme est introuvable, et je pense que, puisqu'on y voit comme en plein jour, tu pourrais bien m'apprendre ce que tu me fais espérer depuis longtemps, c'est-à-dire le moyen d'amener la carte dont on a besoin pour gagner un *albur*<sup>1</sup>. J'ai précisément dans ma poche un jeu tout neuf.

— C'est plus facile avec un jeu tout vieux ; mais, comme je tiens à t'être agréable, et que, comme tu le dis très-judicieusement, ce colonel du diable est introuvable, je me rends à ta prière, mais pour un instant seulement.

— Sans doute, le temps de battre un peu les cartes.

Les deux insurgés s'assirent sur la mousse, à un endroit où la lune jetait une vive clarté ; Pépé Lobos tira son jeu de cartes de sa poche, et la leçon commença. Elle se prolongea de telle sorte, par l'ardeur du maître et la docilité de l'écolier, que le colonel eut le temps de faire, entre ses deux branches, tous les rêves dont il plut à son imagination de le bercer, avant qu'ils songeassent à interrompre son sommeil.

Déjà, depuis longtemps, deux autres des batteurs de bois usaient à l'égard de don Rafael, d'une courtoisie toute semblable.

— Ainsi, Suarez, avait dit le premier de ces deux hommes au second, c'est bien cinq cents piastres, n'est-ce pas, que promet le capitaine à qui lui livrerait le colonel vivant ?

— Oui, cinq cents piastres, et c'est une belle somme.

— Et, au cas où l'on se ferait casser un bras ou une jambe sans réussir à le prendre, le capitaine a-t-il promis quelque chose ?

— Pas que je sache. Si cependant on lui apportait un certificat en règle.....

<sup>1</sup> Coup au jeu du *monte*, sorte de lansquenet.

— Du colonel ?

— Sans doute.

— Écoute; ami Suarez, tu as de la famille et moi je suis garçon, et je croirais te faire tort en t'enlevant l'occasion de gagner cinq cents piastres. Je te laisse, en bon camarade, la chance tout entière de prendre ce colonel de satan, qui vous jette à terre un cavalier comme il ferait d'un chevreau de six semaines, ou, du moins, d'obtenir de lui une attestation bien authentique.

A ces mots, le bandit s'étendit sur l'herbe.

— Il y a deux nuits que je n'ai dormi, ajouta-t-il ; je tombe de sommeil, et, quand tu auras pris le colonel, tu viendras m'éveiller ; n'y manque pas surtout, sans quoi, je dors jusqu'au jour.

— Poltron ! répondit Suarez, je vais aller gagner la somme tout seul.

Suarez n'avait pas encore disparu que son camarade ronflait déjà.

Ainsi, sur dix hommes, trois avaient renoncé à poursuivre don Rafael, tandis que le dialogue suivant s'entamait, sur un autre point entre deux autres :

— *Demonio !* que voilà une lune ridicule avec sa clarté ! disait le premier en maugréant, tout au rebours de Pépé Lobos, qui trouvait cette clarté si propice pour jouer aux cartes. Ce damné colonel n'aurait qu'à nous apercevoir !

— Le fait est, répondit le second, que ce serait fâcheux, car il s'enfuirait à notre approche.

— Hum ! je n'en sais trop rien ; il n'a pas l'air d'aimer à fuir.

— Avez-vous vu avec quelle force il a enlevé de sa selle Panchito Jolas ?

— J'ai fait quelques chutes de cheval et je ne m'en porte pas plus mal, et je frémis en pensant à celle du pauvre Jolas..... *Ave Maria !* N'avez-vous rien entendu ?

Les deux bandits prêtèrent l'oreille, beaucoup plus effrayés que don Rafael, qui continuait de dormir sur son arbre.

Ce n'était, toutefois, qu'une fausse alerte ; mais les deux compagnons venaient de trahir si naïvement la terreur que leur inspirait le formidable colonel, que, le masque sous lequel ils cherchaient à se tromper l'un l'autre une fois tombé, ils convinrent, sans fausse honte, de regagner prudemment la clairière désignée pour le rendez-vous, où ils ne couraient pas le risque de trouver celui qu'ils cherchaient.

Les quatre autres continuèrent leur poursuite avec tant de mollesse, néanmoins, par suite d'une appréhension bien justifiée par le courage et la vigueur athlétique de don Rafael, que trois ou

quatre heures après, sur dix cavaliers, huit se trouvaient dans la clairière où nous les avons signalés dans le précédent chapitre, sans avoir été plus heureux les uns que les autres.

Quant aux deux autres qui manquaient à la réunion, la raison de leur absence était tout simple.

Lorsque Suarez s'était mis en devoir de gagner seul la récompense promise, il avait judicieusement pensé que, puisque son compagnon, tout garçon qu'il était, prenait tant de souci de son existence, lui, en qualité de père de famille, devait être plus soigneux encore de la sienne propre.

Heureux d'avoir fait preuve de courage, sans qu'il lui en coûtât rien, Suarez s'était couché à cent pas plus loin, pour penser tranquillement à sa femme, dont il se félicitait de n'avoir pas à supporter l'humeur aigre, ce soir-là.

Il se promettait d'aller plus tard éveiller son compagnon en lui reprochant sa couardise.

Malheureusement, il avait compté sans un hôte qui vint le visiter malgré lui, le sommeil, sommeil aussi profond que celui de son camarade. Tous deux dormaient donc à *jambe tendue*, selon l'expression espagnole, tandis que les huit autres, après avoir attendu vainement leur venue, commençaient une délibération que les événements devaient rendre, cette fois, plus sérieuse.

La lune, couchée déjà depuis quelque temps, n'éclairait plus le groupe de bandits réunis dans la clairière ; leurs vêtements usés, souillés dans les bivouacs en plein champ, leur accoutrement moitié militaire, moitié campagnard, ainsi que leurs figures sinistres, présentaient, à la lueur du crépuscule, un aspect à la fois effrayant et pittoresque.

Tandis, qu'autour d'eux, *dix* chevaux essayaient de tromper leur faim en déchirant les feuilles des buissons contre lesquels retentissait avec un bruit de ferraille le mors qui les empêchait de broyer leur maigre pâture, les huit cavaliers, le cartouchier à la ceinture, la carabine en travers sur les genoux et la dague dans la jarretière de la botte, écoutaient les discours de Pépé Lobos.

— Suarez et Pacheco ne reviendront jamais, disait-il ; il est évident que ce colonel de Belzébuth les aura poignardés ou écrasés sans bruit, comme le pauvre Panchito Jolas, et, quoique nous ayons battu le bois toute la nuit sans rien trouver...

— Nous l'avons battu avec acharnement, interrompit l'un des deux insurgés qui avaient eu une si grande peur de rencontrer le colonel.

— Nous en avons fait tous autant, parbleu ! reprit Pépé Lobos ; demandez plutôt à mon compagnon ; et cependant, bien qu'il ait

échappé à nos actives recherches, l'absence de deux d'entre nous prouve évidemment que l'enragé colonel n'a pas quitté la partie du bois où il s'est caché. Dès que le jour va venir, nous irons relever les traces de son cheval et nous saurons juste l'endroit où il a quitté le sentier. N'est-ce pas votre avis à tous ?

L'assentiment général répondit à la question de Pépé Lobos. Maintenant, continua-t-il, la vengeance avant tout, et au diable la prime de cinq cents piastres à qui amènera le colonel vivant ; nous l'apporterons mort, tant pis !

— Quand nous saurons exactement le lieu où il s'est jeté du sentier sous le couvert, nous nous diviserons en deux bandes de quatre hommes, cette fois ; la première descendra du chemin vers l'Ostuta, la seconde remontera de l'Ostuta vers la route, dans une direction donnée à travers bois : nous prendrons l'homme entre nous, et le premier qui l'apercevra fera feu sur lui comme sur un chien enragé, et, pourvu qu'il lui reste un souffle de vie, la prime sera gagnée

L'avis de Pépé Lobos ne rencontra qu'une approbation unanime, et il fut convenu qu'à la pointe du jour, tous iraient ensemble étudier le terrain pour y trouver les dernières empreintes des pas du cheval de don Rafael.

Le lever du soleil se fit moins longtemps attendre que le retour de Suarez et de Pacheco, qui dormaient toujours, et ses premiers rayons doraient à peine la cime des plus hauts palmiers, que les huit bandits, disséminés sur le chemin qui conduisait de Huajapam au gué de l'Ostuta, cherchaient à démêler sur le sol les empreintes laissées la veille par leurs chevaux d'avec celles du cheval du colonel.

Ce n'était pas chose facile : le terrain, foulé, broyé par les sabots de onze chevaux lancés à toute course quelques heures auparavant, ne présentait que des vestiges informes, et jamais un Européen n'eût entrepris de reconnaître les traces particulières d'un cheval confondues avec tant d'autres. Pour des vaqueros mexicains, des gauchos du Chili, ou des campagnards de toute autre partie de l'Amérique, ce n'était qu'une affaire de patience.

Moins d'une demi-heure suffit, en effet, à Pépé Lobos, qui explorait le haut du chemin, pour trouver ce qu'il cherchait ; il appela ses camarades afin de leur montrer les signes qu'il venait de découvrir.

Au milieu des empreintes, parmi lesquelles chacun reconnut celles de son cheval, une déchirure diagonale creusée sur la terre, une tige d'herbe écrasée sur la ligne de verdure qui côtoyait le sentier, et une branche de sassafras brisée à la hauteur de l'épaule d'un cavalier sur la lisière du bois, ne laissèrent pas de doute aux

bandits que ce ne fût précisément à cette même place que le colonel s'était élancé sous le couvert des arbres.

Au même moment, le détachement envoyé par Arroyo à la recherche des deux fugitifs traversait le gué du fleuve ; quelques minutes après, il prenait pied sur la rive gauche ; puis, à l'aspect de quatre cavaliers qui débouchaient du sentier du bois sur le bord de l'Ostuta, il s'arrêta.

Ces quatre cavaliers étaient ceux qui devaient, d'après l'avis de Pépé Lobos, remonter à travers le bois, à la piste du colonel, depuis le fleuve jusqu'à la route de Huajapam.

Les deux détachements se reconnurent sans hésitation ; cependant le chef qui commandait le premier arrivé, vieux soldat natif du Nouveau-Mexique, qui pendant longtemps y avait combattu les Indiens sauvages et connaissait toutes les ruses de la guerre, jugea prudent d'échanger le mot d'ordre commun aux hommes de la guérilla d'Arroyo. Quand il ne lui resta plus aucun doute, il se fit expliquer par les nouveaux venus comment au lieu de se trouver autour de l'hacienda del Valle, ils battaient les bois à cette heure matinale.

— Ah ! dit-il, le colonel Tres-Villas ! trois fugitifs au lieu de deux ; la journée sera bonne.

Le vieux fourrier approuva la tactique de Pépé Lobos et forma un troisième détachement de cinq de ses cavaliers, qui devaient s'enfoncer dans une direction différente, tandis que lui-même, avec les cinq hommes qui lui restaient, se chargeait de s'y avancer en sens inverse des trois autres détachements.

Ce ne fut que de cet instant que les bandits eurent un chef, et un chef aussi habile qu'intépide, qui leur donna des instructions précises et ranima chez eux le courage qui, comme on l'a vu, les avait complètement abandonnés.

Cependant l'ordre de tuer le colonel à distance s'il devenait trop dangereux de s'en approcher, fut maintenu, les deux autres fugitifs seuls, d'après la volonté d'Arroyo, devaient être pris vivants.

De ce moment, la position de don Rafael devenait effrayante. Le moindre danger qu'il courait c'était de mourir en combattant, si, par malheur, il ne tombait pas plein de vie entre les mains d'ennemis impitoyables.

Comme le vieux Refino, c'était un surnom de guerre, achevait ses dispositions, don Rafael s'éveillait. Ses yeux furent un instant éblouis de l'éclat du soleil, et il se demandait encore où il était, quand il aperçut deux hommes qui s'avançaient avec précaution de son côté.

## CHAPITRE III.

## LE PIVERT ET L'ARBRE MORT.

Le colonel, en s'éveillant, sentit une telle lassitude dans tous ses membres, qu'il s'étonna d'avoir pu dormir plus d'une demi-heure en semblable posture, et il éprouva un violent désir de descendre de son arbre pour se dégourdir en marchant.

Cependant, à l'aspect des deux individus qui continuaient à s'avancer vers lui, il crut prudent de différer un peu et se borna à défaire doucement les nœuds de sa ceinture qui le tenaient attaché, tout en surveillant avec soin les allures pour le moins suspectes des nouveaux venus.

Ceux-ci, sans soupçonner la présence d'un être vivant si près d'eux, marchaient toutefois avec circonspection, regardant à droite et à gauche, comme s'ils eussent espéré ou craint de découvrir un objet invisible. Leur costume était assez bizarre, et surtout fort peu propre à courir à travers les halliers ; car il consistait en un simple caleçon et une chemise.

Ce léger vêtement semblait complètement mouillé, quoique la nuit eût été fort sèche, et chacun d'eux portait à la main un paquet assez volumineux.

— Ces gens, pensa le colonel, cherchent quelqu'un ou craignent qu'on ne les cherche eux-mêmes ; lequel des deux ?

Il écouta et regarda plus attentivement.

De même qu'en cet endroit l'épaisseur du fourré avait semblé propice à don Rafael pour s'y arrêter, les deux hommes jugèrent convenable d'y faire halte également.

— Arrêtons-nous ici, dit l'un d'eux, le temps de changer de vêtements.

— Je le veux bien, mais faisons vite, répondit l'autre ; nous devrions être bien loin déjà sur la route de Huajapam.

Tous deux s'assirent sous l'acajou qui servait d'asile au colonel, et commencèrent silencieusement et sans tarder à se défaire de leurs vêtements mouillés pour les remplacer par ceux qu'ils portaient en paquet sous leurs bras.

— C'est donc ceci, reprit l'un d'eux, qui vaut son pesant d'or ?

Et il désignait, en parlant ainsi, un autre petit paquet, que son compagnon serrait précieusement dans la poche de sa veste.

— Oui, et tu verras que tu ne regretteras pas d'avoir consenti à me suivre pour partager la bonne aubaine que ceci nous vaudra.

Le tout est de pouvoir nous tirer d'ici, car on va se mettre à nos trousses.

— C'est certain ; mais on ne nous trouvera pas, et, si nous tombons dans les postes avancés de ceux de mes camarades qui bloquent el Valle, comme ils ne sauront rien de ma fuite du camp, je leur persuaderai que je suis chargé de l'accompagner pour aller toucher avec toi le montant de la rançon d'un prisonnier.

— Et si l'on nous ramène au camp ? reprit l'autre.

— Nous y serons pendus ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, n'est-ce pas le sort de l'homme ? riposta philosophiquement Juan el Zapote, car c'était l'ex-gardien du messenger de don Mariano et de sa fille, à présent son compagnon de fuite ; mais je me fais fort de te tirer de là, *compadrito*.<sup>1</sup>

— Corbleu ! se dit mentalement don Rafael, ce drôle, qui pense que c'est le sort de tout homme d'être pendu tôt ou tard, semble si sûr de son fait, qu'il ne lui en coûtera pas plus de me conduire aussi à bon port.

En achevant cette reflexion, le colonel saisit une des lianes qui lui avaient servi à escalader le tronc de l'acajou, et, au risque de laisser une partie de ses vêtements aux branches de l'arbre, il sauta d'un bon devant les deux aventuriers stupéfaits.

Don Rafael, qui aurait payé si cher la connaissance du doux message envoyé par Gertrudis, se trouvait inopinément en face du messenger chargé de le lui délivrer.

Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne se connaissaient.

— Chut ! ne craignez rien, je vous offre ma protection, dit le colonel avec une superbe aisance, et surtout à bas les armes !

Zapote avait dégainé un long poignard qu'il levait à tout hasard, prêt à frapper le premier venu avec cette indifférence particulière à l'homme qui, comme lui, ne pressent pas d'autre fin que la corde ou le *garrote*. Mais don Rafael lui avait aussitôt saisi le poignet, qu'il serrait avec une force suffisante pour prouver qu'il pouvait être aussi terrible ennemi que puissant protecteur.

— Qui êtes-vous ? s'écrièrent à la fois les deux compagnons.

— Ah ! voilà qui est indiscret, reprit don Rafael, je suis un homme qui saute à bas d'un arbre, et la preuve en est que mon chapeau y est resté... Et, sans lâcher la main de Zapote, le colonel, se dressant sur ses pieds, harponnait de la pointe de sa longue épée son feutre accroché à l'une des branches. Vous fuyez les hommes d'Arroyo, je les fuis aussi, voilà tout ce que nous devons savoir. Maintenant vous êtes deux, je suis seul, et, si vous ne

<sup>1</sup> Mon cher compère.

voulez faire cause commune avec moi, je vous tue : c'est à prendre ou à laisser.

— *Caramba!* quel bon négociant vous auriez fait avec cette rondeur en affaires! reprit Zapote, à qui ces allures franches et sans détour étaient loin de déplaire. Mais que puis-je pour vous ?

— Me faire passer avec votre compère que voici pour votre camarade, chargé comme lui d'aller toucher le montant de la rançon d'un prisonnier, ce qui est un peu vrai, puisque vous allez tous deux partager le produit d'un...

— D'une commission bien simple, ajouta Zapote, et si vous saviez...

— Je n'ai pas l'intention d'en prendre ma part, dit le colonel en souriant, et peu m'importe de savoir...

— Vous le saurez malgré vous, *caramba!* interrompit le Zapote emporté par un élan irrésistible de loyauté; entre amis, car nous le devenons dès à présent, une franchise sans bornes et de rigueur.

— Voyons donc, dit le colonel.

— Eh bien! répondit le véridique Zapote, c'est le testament en règle d'un oncle excessivement riche en faveur d'un neveu qui se croyait déshérité et que nous apportons au susdit neveu. Vous jugez du pourboire que cela nous vaudra.

— Le testament n'est pas faux? demanda le colonel, mis en défiance par la mine suspecte du Zapote.

— Nous ne savons pas écrire, répondit-il avec naïveté; mais, si vous m'en croyez, nous allons décamper tous trois au plus vite; nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

— Et mon cheval, objecta le colonel, qu'en ferons-nous ?

— Ah! vous avez un cheval? Eh bien! laissez-le, il ne ferait que vous embarrasser.

— Surtout s'il est comme un cheval que je connais, ajouta le messager en faisant allusion au Roncador même, qu'il avait eu occasion de voir dans les écuries de don Mariano à Oajaca; ce diable de cheval, figurez-vous...

Des cris qui éclatèrent à la fois sur les bords du fleuve, sur le chemin de Huajapam et des deux côtés opposés du bois, interrompirent le messager au moment où il allait raconter à don Rafael les particularités de son propre cheval, et sans aucun doute préparer les voies à une reconnaissance complète entre le colonel et lui.

Tous deux interrogèrent du regard la contenance effrayée du Zapote.

— Diable! dit-il, c'est plus grave que je ne pensais.

Les cris, qui venaient de frapper l'air, exprimaient l'allégresse et l'ardeur de ceux qui entraient en chasse, et l'implacable résolution

de ne pas faire de quartier. C'est ainsi que la trompe, qui sonne la mort, jette aux échos la condamnation du cerf. Ces cris avaient encore quelque chose de plus significatifs, à en juger par d'étranges modulations qui les accompagnèrent au moment où on y répondait de l'extrémité du bois.

Le Zapote regarda fixement quelques secondes l'officier royaliste, qui portait un chapeau de volontaire insurgé, une veste de soldat d'infanterie et un pantalon d'officier de cavalerie.

— Vous êtes un homme qui avez sauté à bas d'un arbre, reprit-il, je ne puis le nier ; mais, à moins que ce ne soit un autre que vous, il y a dans le bois un royaliste qu'on va poursuivre à outrance.

— A mon tour je ne saurais nier que je sers la cause du roi, dit simplement don Rafael.

— Ces cris, dont je connais la signification, indiquent qu'on doit prendre mort ou vif un royaliste caché quelque part dans ces fourrés, continua le Zapote. Ceux qui vous poursuivent vous ont déjà vu ?

— J'ai tué hier soir deux des leurs à leur nez et à leur barbe.

— Alors je ne puis espérer vous faire passer, comme mon compère que voici, pour un prisonnier ordinaire, qui n'est ni royaliste ni insurgé.

— C'est douteux, du moins.

— C'est de toute impossibilité, et je ne puis vous promettre qu'une chose : non-seulement de ne pas vous trahir au cas où nous parviendrons, mon compère et moi, à nous tirer de ce pas épineux, mais d'essayer de dépister ceux qui nous cherchent ; car je commence à me lasser de ce métier de bandit.....A une condition cependant.

— Laquelle ? demanda le colonel.

— C'est que vous permettiez de vous fausser compagnie. Je ne puis rien pour vous sauver, vous le voyez. Vous ne pourriez que nous perdre sans profit pour vous, ou nous empêcher de remettre à qui de droit le message dont nous sommes chargés. D'un autre côté, bien que ce ne soit que depuis un instant, votre sort est lié au nôtre, et vous abandonner au milieu du danger, sans votre consentement, serait une lâcheté dont j'aime autant recevoir de vous l'absolution.

Il y avait dans les paroles du Zapote un accent de loyauté dont le colonel fut frappé malgré lui.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, dit résolument don Rafael ; je vous permets d'aller chercher fortune où bon vous semblera, et je souhaite même, ajouta-t-il en souriant, que vous puissiez arriver jusqu'à ce neveu avec le testament de son oncle.

Puis il dit d'un ton mélancolique :

— J'ai si peu de raison de tenir à la vie que je pense comme vous : un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? Seulement, reprit-il avec un retour subit de bonne humeur, je tiens essentiellement à n'être pas pendu.

— Merci de votre permission, seigneur cavalier, répondit le Zapote ; mais un mot encore avant de vous quitter : si vous m'en croyez, vous remonterez au sommet de cet arbre, où personne ne songera que vous pouvez être.

— Non pas ; je serais comme le jaguar poursuivi par les chiens sans pouvoir se défendre, et je veux, comme disent les Indiens, envoyer avant moi le plus d'ennemis possible, pour me débayer les terrains de chasse dans l'autre monde.

— Eh bien ! faites mieux, poursuivit le Zapote, marchez vers l'Ostuta. A la pointe méridionale de ce bois, sur les bords du fleuve et près du gué, il y a des fourrés de bambous fort épais, dans lesquels mon compère et moi nous aurions trouvé asile jusqu'au jugement dernier, s'il ne nous avait fallu aller à nos affaires ; si vous pouvez y arriver, vous êtes sauvé.

— Ah ! ceci est préférable, dit le colonel, quoique depuis trois jours je commence à être las de me cacher. Adieu donc et bonne chance !

Le Zapote et son compagnon, après s'être orientés, prirent la direction qui pouvait, par un assez large détour, les conduire vers la route de Huajapam, où le messenger de Gertrudis, sans se douter qu'il se séparait du colonel lui-même, espérait toujours le trouver dans le camp des royalistes occupés à en faire le siège.

Quelques secondes après, l'épaisseur du bois les eut bientôt cachés aux yeux du colonel.

— Je suis, ma foi ! fâché de ne pas lui avoir demandé son nom, dit le compadre du Zapote à son compagnon, au bout d'un quart d'heure de route silencieuse ; il ne nous en aurait sans doute par fait plus de mystère que de sa qualité, car il paraît aussi franc que brave. D'après sa tournure et malgré son costume, ce doit être quelque officier de l'armée royaliste.

— Bah ! reprit le Zapote, le nom ne fait rien en pareille circonstance. C'est un homme perdu, et nous ne serions pas plus avancés de savoir comment il s'appelle.

— Qui sait ?

— Je suis fâché que nous n'ayons pas pu lui être utiles, voilà tout ; à présent, pensons à nous, c'est l'essentiel ; car, vois-tu, mon brave Gaspar, nous ne sommes pas encore hors de danger.

Les deux compagnons poursuivirent leur route en se glissant le

plus doucement possible à travers les fourrés, que le soleil déjà plus élevé commençait à éclairer de ses rayons brûlants.

Une demi-heure s'écoula ainsi avant qu'ils entendissent de nouveau les voix de ceux qui s'avançaient dans le bois, marchant peu éloignés les uns des autres. Ces voix se turent bientôt.

Au milieu du silence qui régna alors, le Zapote distingua le craquement des buissons à quelque distance de lui, et, en avançant de ce côté, il aperçut un homme qui marchait avec précaution la carabine à la main; puis, à dix pas de celui-ci, à sa droite et à sa gauche, sur la même ligne, deux autres hommes se glissant avec les mêmes précautions à travers les halliers.

Tous trois se faisaient de leur mieux un rempart de chacun des arbres qu'ils rencontraient. Le Zapote reconnut l'un d'eux.

— Eh! Perico! cria-t-il.

— Qui m'appelle? reprit l'homme.

— Moi, Juan del Zapote.

— Tiens! et par quel hasard? demanda Perico.

— Je vais te le dire, reprit le Zapote avec une merveilleuse impudence; tu sauras d'abord que le capitaine...

— D'où viens-tu? demanda Perico.

— Du champ, de l'autre côté de l'Ostuta.

— Le capitaine a donc su que nous poursuivions un royaliste dans ces bois?

— Comment cela? demanda le Zapote.

— Figure-toi que nous avons battu ces bois toute la nuit à la recherche de ce coquin; que, de dix que nous étions, il n'en restait que huit, Suarez et Pacheco ayant été tués, et maintenant, si j'en juge par tous ces cris auxquels nous avons répondu, nous sommes au moins vingt.

En ce moment, un autre homme se joignit aux trois que le Zapote venait de rencontrer. Un heureux hasard faisait que ces quatre hommes étaient précisément les mêmes qui avaient été chargés par Pépé Lopus de battre la partie du bois voisine de la route de Huajapam, et qui, n'ayant pas rencontré le vieux fourrier Refino, ignoraient par conséquent que le Zapote fût poursuivi comme déserteur.

— Maintenant, reprit celui-ci, que je t'ai dit pourquoi je me trouve ici envoyé en mission, par le capitaine avec mon compère don Gaspar, comme je suis très-pressé...

— Le diable m'emporte si tu m'as rien dit de ta mission! s'écria Perico.

— Parbleu! une mission secrète comme la mienne! Allons, adieu, je te le répète, je suis fort pressé

— Avant de vous en aller, dit un des trois hommes qui étaient avec Perico, dites-nous si vous l'avez rencontré dans le bois.

— Qui ça ? le royaliste que vous poursuivez ?

— Sans doute, l'enragé colonel.

— Je n'ai pas vu le moindre colonel enragé, reprit le Zapote.

— Eh ! *caramba !* le colonel Tres-Villas, s'écria Perico. Tu fais l'ignorant : espères-tu le prendre tout seul et gagner la prime de de cinq cents piastres ?

— Le colonel Tres-Villas ! s'écria à son tour Gaspar le messenger.

— Cinq cents piastres de prime ! ajouta le Zapote en portant la main à ses cheveux comme s'il allait s'en arracher une poignée.

— Eh ! oui, parbleu ! lui-même, dit Perico ; un grand gaillard à moustaches noires, au feutre de même couleur, portant un pantalon à bande d'or et une veste de soldat d'infanterie.

— Qui vous a tué deux hommes ?

— Quatre, puisque Suarez et Pacheco n'ont plus reparu.

Il n'y avait plus à douter que l'homme qu'ils venaient de laisser derrière eux ne fût précisément celui qu'ils cherchaient pour lui remettre le message de Gertrudis, et le Zapote échangea avec Gaspar un regard de désappointement profond.

Un instant, l'honnêteté de fraîche date de l'ex-bandit chancela sur sa base encore mal assise ; mais une prière muette de Gaspar et le souvenir de la foi jurée l'emportèrent dans son âme sur la cupidité décue.

— Je n'ai rien vu, dit-il sèchement, et vous me faites perdre mon temps ; au revoir.

— *Vete con Dios*<sup>1</sup> ! dit Perico.

Gaspar et le Zapote échangèrent un dernier adieu avec les compagnons de Perico, et ils s'éloignèrent au pas d'abord, tant qu'ils furent en vue, puis à toute course, quand ils se virent seuls.

Le principal était de se mettre en sûreté, sauf à se lamenter après d'une semblable déconvenue.

Quand il se crurent à l'abri de toute poursuite dans la partie du bois située de l'autre côté de la route, le Zapote se jeta sur la mousse d'une clairière avec un air de désolation profonde.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? dit lugubrement Gaspar.

Le Zapote gardait le silence des grands émotions ; puis se levant au bout d'une minute :

— Un coup superbe ! s'écria-t-il ; un coup rare ! une bonne action !

— Tu en es capable ?

— Nous en sommes capables tous deux ! Ecoute, *compadrito* ; je

<sup>1</sup> Que Dieu te conduise !

suis connu de ceux qui bloquent l'hacienda del Valle, tu es connu de ceux qui la défendent ; entrons-y. Une fois là, tu me fais passer pour un des serviteurs de ton maître don Mariano.

— Ce serait possible, mon cher Zapote, objecta naïvement Gaspar, si tu n'avais pas une diable de physionomie...

— Je la composerai ; cela me regarde, tu verras. Je demande une prime de mille piastres, si j'arrache le colonel au risque de ma vie, au péril qui le menace ; nous prenons cinquante hommes avec nous, je délivre le colonel ; nous touchons la récompense promise et le prix de ton message par dessus le marché. Qu'en dis-tu ?

— Ce serait superbe, en effet.

— Ah ! la vertu, vois-tu ! il n'y a rien de plus lucratif.

— Mais d'ici là le colonel sera pris ou tué.

— Peut-être que non ; et puis, s'il est mort, nous tâcherons de prendre le capitaine. Coûte que coûte, il me faut une prime.

— Au fait, le colonel aura peut-être réussi à gagner le fourré de bambous sur les bords du fleuve, reprit Gaspar.

— Dans deux heures, nous pouvons être de retour ici avec le renfort ; courons vite à l'hacienda.

Excités par cet espoir, les deux aventuriers reprirent courage et se dirigèrent le plus rapidement qu'il leur fut possible vers l'hacienda gardée par le lieutenant Veraegui.

Sans chercher à examiner si tout doit marcher au gré de leurs désirs, nous les laisserons aller pour retourner vers le colonel Tres-Villas.

Resté seul, don Rafael envisagea froidement sa position. Il ne se dissimula pas que ses chances de salut ne fussent des plus douteuses, et que, à moins de quelque secours inattendu sur lequel il ne devait pas compter, il n'avait guère d'espoir d'échapper au sort qui le menaçait.

Le soleil inondait d'une lumière éclatante le bois tout entier qui lui servait d'asile. Ses rayons, déjà presque perpendiculaires, pénétraient jusqu'au cœur des fourrés, et cependant, avant qu'il se couchât et que la nuit vint de nouveau lui prêter ses ombres tutélaires, sept heures environ devaient encore s'écouler ; car c'était précisément un des jours du solstice d'été, les jours les plus longs de l'année, ceux où, sous les tropiques, une baguette fichée en terre ne projette pas d'ombre.

Combien alors don Rafael regretta ce sommeil auquel il s'était abandonné, au lieu de profiter d'une partie de la nuit afin de tenter un effort désespéré pour son salut ! Il regretta non moins vivement de n'avoir pas révélé, quoi qu'il en pût advenir, son nom à ses deux compagnons d'un instant ; peut-être l'espoir d'une forte récompense

les eût-il engagés à essayer de pénétrer jusqu'à l'hacienda del Valle, pour instruire le lieutenant Veraegui du danger que courait son chef.

Il était loin de se douter qu'un hasard providentiel se fût chargé de faire pour lui ce qu'une tardive réflexion lui suggérerait maintenant.

En dépit du danger de sa position, don Rafael, à jeun depuis longtemps, commençait à ressentir les atteintes de la faim ; mais c'était ce dont il devait le moins s'inquiéter. Dans le bois des parties chaudes de l'Amérique, l'anonnier, le corosolier, l'ahuacatier, et bien d'autres arbres encore, se couvrent spontanément, et sans culture, de ces fruits savoureux qui servent à la nourriture de l'homme.

Une fois ces réflexions faites, le colonel n'était pas homme à se consumer en inutiles regrets, et il résolut d'agir.

Il hésita d'abord un instant sur ce qu'il devait faire de son cheval, et il semblait décidé à l'abandonner ; mais il ne tarda pas à se convaincre de l'utilité qu'il en pouvait tirer en s'en faisant, dans sa marche tortueuse à travers les bois, un rempart vivant et mobile, derrière lequel il trouverait au besoin un abri contre la balle d'une carabine. Puis, s'il parvenait sain et sauf à la lisière du bois, il lui restait encore la ressource de s'élançer sur son dos et d'échapper, comme la veille, à la poursuite de ses ennemis. Il se disposa donc à aller le chercher.

Le hallier, dans lequel il avait attaché le Roncador, n'était pas fort éloigné de l'arbre sur lequel il avait passé la nuit ; mais le profond silence qui régnait dans la forêt, qu'on aurait pu croire déserte, sans les cris qui s'étaient fait entendre un quart d'heure auparavant, lui fit sentir la nécessité de marcher avec précaution, le moindre froissement d'un buisson pouvant trahir sa présence.

Le colonel s'avancait donc en posant les pieds par terre le plus légèrement possible, lorsqu'un bruit vague de voix parvint à son oreille. Il écouta quelque temps sans que ce bruit se rapprochât sensiblement de lui. Il se mit de nouveau en marche.

Il put enfin gagner le hallier, où il trouva son cheval. Quoique brûlant de soif et dévoré par la faim, le pauvre animal n'avait pas fait le moindre effort pour briser son licou.

A l'approche de son maître, il fit entendre un hennissement joyeux qui retentit au loin.

Malgré ce bruit, qui pouvait le trahir et lui être si funeste, le colonel ressentit un mouvement de joie mêlée de tristesse en caressant son noble compagnon de danger, et il ne put en même temps s'empêcher d'éprouver un remords du rôle auquel il allait peut-être le destiner.

C'était, néanmoins, un de ces cas dans lesquels l'instinct de conservation de l'homme le porte souvent à faire ce que son cœur désapprouve.

Afin de rendre ses mouvements plus faciles dans le labyrinthe formé par les arbres et les lianes, le colonel dessella son cheval et ne lui laissa que la bride pour le conduire à la main. Il s'avança résolument, en se guidant sur le soleil, vers la pointe méridionale du bois, qui aboutissait au gué de l'Ostuta.

Le conseil du Zapote lui parut bon à suivre, et il pensa que, s'il pouvait en effet parvenir à se cacher le reste du jour au milieu des bambous du fleuve, il lui serait facile, pendant la nuit, de gagner la grande route d'Oajaca pour revenir de là à l'hacienda del Valle.

Chemin faisant, don Rafael jeta encore le fourreau de son sabre, ainsi que son ceinturon, qui le gênaient, et, tenant d'une main sa lame nue, de l'autre la bride de son cheval, il continua sa marche le plus silencieusement qu'il lui fut aussi possible, décidé à ne se servir de ses pistolets qu'à la dernière extrémité.

Cependant, le moment approchait où il allait être obligé de faire un détour ; car, au milieu du silence, il entendit, dans la direction qu'il suivait, des voix d'hommes qui s'appelaient et se répondaient, en s'invitant à marcher sur la même ligne et à conserver leur distance pour former un plus large cercle.

Séparément, aucun de ceux qui le poursuivaient ne lui eût inspiré plus d'inquiétude sérieuse qu'un chasseur isolé n'en inspire au lion qui bat en retraite devant le nombre de ses ennemis ; mais il savait bien que la meute entière des bandits d'Arroyo se précipiterait à la fois sur lui, et qu'il succomberait infailliblement.

Le colonel renonça donc à l'idée désespérée, un instant conçue, de marcher sur l'adversaire qui se trouverait le plus près de lui et de l'égorger sans bruit.

Il pensa avec raison que, au milieu du bois épais comme ceux qui le cachaient, un homme résolu avait quelque avantage sur des ennemis obligés de s'avertir de la voix pour marcher ensemble et garder leur distance. Tandis qu'ils signalaient l'endroit où il se trouvaient, lui, en gardant le silence, leur laissait ignorer le lieu de sa retraite.

Les voix se rapprochaient de moment en moment, et don Rafael écouta avec anxiété si d'autres voix ne se faisaient pas entendre d'un côté différent. Il était à craindre de n'éviter les uns que pour tomber dans les embûches des autres.

Le colonel ne connaissait pas le nombre de ses ennemis ; mais, quel qu'il fût, il supposa que le cordon formé autour de lui pour le prendre ne pouvait être si serré qu'il n'y eût quelque vide à

travers lequel il pût s'échapper, comme un oiseau qui passe par l'une des mailles du filet de l'oiseleur.

Pendant que don Rafael écoutait, comme écoute l'homme dont la vie dépend de la finesse de son oreille, il entendit, à quelque distance de lui, le bruit sonore et lointain du bec d'un pivert frappant sur un arbre mort.

Ce bruit est l'un de ceux qui se font le plus souvent entendre dans les vastes forêts de l'Amérique. L'oiseau sauvage, occupé à chercher sa pâture, fait une chasse incessante aux vers logés dans l'écorce des arbres morts ou dépéris, et les fait sortir de leur retraite en frappant sur le tronc à coups redoublés de son bec.

Le bruit que venait d'entendre le colonel était comme une voix amie qui lui disait que, du côté d'où elle partait, aucune créature humaine ne troublait la solitude de la forêt.

Don Rafael, guidé par les coups cadencés que continuait de faire entendre l'oiseau solitaire, se dirigea vers lui. Il était encore à quelque distance de son arbre, quand le pivert, effrayé par sa présence, s'enleva à tire-d'aile.

Le fugitif s'arrêta et prêta l'oreille, et, à sa grande joie, il entendit, dans le lointain, la voix de ses ennemis; il avait été dépassé par eux, et à moins qu'ils ne revinssent sur leurs pas, ce qui n'était pas probable, ils allaient le chercher dans le centre du bois qu'il venait de quitter.

Pour mieux les tromper et augmenter encore sa sûreté, il s'avisa d'une ruse indienne.

Il ramassa deux branches de gaïac sec, et, les frappant l'une contre l'autre, il imita à s'y méprendre le bruit cadencé des coups de bec du pivert.

Maître maintenant de reprendre la direction qu'il avait été forcé d'abandonner, don Rafael s'avança rapidement vers le gué de l'Ostuta, s'arrêtant néanmoins de temps en temps pour faire encore à l'écho de la forêt le bruit tutélaire du bec de l'oiseau chasseur.

Après une heure de marche environ, le colonel s'arrêta pour cueillir quelques-uns de ces fruits sauvages dont il avait été jusqu'ici forcé de se priver, de crainte de perdre un temps précieux à son salut. Pendant qu'il trompait ainsi sa faim et sa soif avec quelques *anonas*,<sup>1</sup> il prêtait l'oreille avec délices à ces mille bruits vagues et indéfinissables qui n'interrompaient qu'à peine le profond silence qui régnait autour de lui.

Le milieu du jour était déjà dépassé, et le soleil commençait à lancer ses rayons obliques, lorsque don Rafael se leva et reprit sa

<sup>1</sup> Fruit de l'anonnier.

marche ; puis bientôt, à travers les derniers arbres du bois, il aperçut la nappe tranquille de l'Ostuta, coulant sans bruit au milieu des hauts bambous qui croissaient sur ses bords.

La brise agitait doucement les tiges élancées et les longues feuilles mobiles de ces verts fourrés où, le jour, les caïmans se vautrent dans la vase du fleuve en attendant la fraîcheur de la nuit.

C'était là aussi que don Rafael devait aller chercher comme eux un asile, jusqu'au moment où l'obscurité lui permettait de continuer sa course.

Le colonel ne comptait pas attendre dans les bois le retour de ceux qui l'avaient vainement poursuivi, et, une fois arrivé sur les bords du fleuve, il chercha à se rendre compte de ce qui s'y passait. Des derniers buissons de la lisière du bois aux bambous de l'Ostuta il n'y avait qu'un court espace à franchir et il s'y hasarda.

La couleur jaunâtre des eaux, de petits remous écumeux que formait le fleuve en caressant de son cours de nombreuses plantes aquatiques, dont les larges feuilles et les fleurs s'étendaient mollement à la surface ; les ondulations de ces eaux autour de quelques grosses pierres jetées çà et là, tout indiquait à don Rafael qu'il était en effet près du gué où, deux ans auparavant, ses courses à la poursuite d'Arroyo l'avaient souvent conduit, et dont le Zapote lui avait parlé le matin.

Caché par les longues tiges des gigantesques roseaux, il put apercevoir de loin les tentes du camp de ce chef de bandits et ses cavaliers galopant sur les bords opposés du fleuve. A cet aspect, ses passions fougueuses se réveillèrent, et il tendit d'un air de menace son poing fermé vers l'emplacement occupé par le guerrillero objet de toute sa haine.

Tout à coup, des cris, des pas de chevaux, qu'il entendit résonner dans le bois derrière lui, vinrent lui donner l'alarme. C'étaient les cavaliers d'Arroyo qui rentraient au camp, désappointés de n'avoir pu trouver, au lieu du colonel et des deux autres fugitifs que Suarez et Pacheco, sains et saufs, mais encore tout effrayés.

Il n'y avait pas une minute à perdre, et don Rafael, écartant de la main les bambous, entra au plus épais du fourré humide, qui se referma au-dessus de sa tête ; et quand quelques moments après, les cavaliers passèrent au galop, à peu de distance de sa retraite, la brise agitait tranquillement les panaches verdoyants des bambous sans laisser deviner à l'œil le plus clairvoyant la présence du fugitif qu'ils cachaient sous leur impénétrable manteau.

Don Rafael entendit bientôt les chevaux fouetter en marchant

les eaux du fleuve, puis le bruit s'éteignit et fut remplacé par un profond silence.

De mortelles heures se succédèrent lentement les unes aux autres jusqu'au moment où le soleil, descendu à l'horizon, lança comme un dernier adieu aux roseaux du fleuve de long rayons, aigus comme des glaives de feu. Après avoir réfléchi pendant quelques instants les dernières lueurs du couchant, les eaux de l'Ostuta s'assombrirent et leur miroir ne répéta plus que des myriades d'étoiles dont la voûte du ciel était parsemée.

L. DE B.

*(A continuer.)*

---

# ETUDE SUR LE MOYEN-AGE.

(SUITE.)

## L'INDUSTRIE AU MOYEN-AGE.

Il est un point de vue dont beaucoup d'esprits s'occuperont d'avantage que de ceux sous lesquels le moyen-âge a été présenté jusqu'à présent. La vie intellectuelle, les jouissances de l'art ne sont peut-être pas la passion dominante de notre époque ; mais l'aisance, la richesse, l'industrie, la prospérité matérielle, en un mot, voilà, pour beaucoup de personnes, la question capitale ; c'est, du moins, sur celle-là que les détracteurs de l'époque que nous défendons, paraissent les plus forts. De quel mépris ils regardent ces bas siècles, comme ils les appellent ; siècles, sans industrie, sans commerce ; siècles de misère, de pauvreté générale.

Je suis loin d'être l'ennemi de mon siècle : je lui reconnais, sur les âges passés, des supériorités de plusieurs sortes ; à lui, surtout, appartient la gloire de l'industrie, et je l'en félicite. L'industrie, c'est la transformation de la matière, c'est son appropriation à nos usages, à nos besoins ; c'est par elle que l'homme exerce cet empire sur la nature dont il fut investi au jour de la création.

L'industrie, en donnant une plus grande aisance matérielle, favorise par là même les développements de la civilisation intellectuelle et morale ; et nous voyons déjà combien quelques uns de

ses prodiges, en rapprochant les diverses nations, tendent à l'union, et, par là, au perfectionnement de la société humaine. Honneur donc et encouragement à l'industrie, pourvu toute fois qu'elle soit contenue dans de justes bornes, et que ses progrès ne fassent pas dominer les intérêts matériels sur l'esprit religieux et moral, dans lequel consiste essentiellement la véritable civilisation, et la prospérité réelle des nations.

Mais, l'industrie varie suivant les besoins des divers siècles ; ses inventions sont nécessairement progressives ; les âges futurs amèneront à nos neveux des merveilles plus grandes encore que celles qui éblouissent nos regards. Aujourd'hui, l'industrie, par mille travaux ingénieux, s'occupe de la commodité, des agréments, des exigences du luxe ; à d'autres époques, elle dut se livrer non pas à ce qui était agréable à l'homme, mais à ce qui lui était utile, à ce qui lui était nécessaire. Eh bien, au moyen-âge, il y eut aussi un grand travail de la matière. L'homme ne fut pas oisif, il chercha graduellement à rendre sa vie matérielle plus heureuse ; il fut l'ami du progrès physique comme du progrès intellectuel.

On a dit que le moyen-âge fut indifférent aux améliorations industrielles de la société, parceque le christianisme, qui le dominait, est par son esprit hostile aux travaux matériels.

J'aimerais beaucoup que le temps me permit de rectifier au long ce que cette opinion renferme d'erroné. Je me borne à quelques considérations rapides. Le christianisme nous présente Dieu plaçant l'homme dans le jardin pour y travailler. *Ut operaretur.* L'homme, est-il dit au livre de Job, est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler. Celui qui ne travaille pas, dit St. Paul, n'est pas digne de manger.

C'est à l'Eglise qu'on doit l'anoblissement du travail méprisé par la société payenne. Aristote disait : " Les citoyens ne doivent exercer ni les arts mécaniques, ni les professions mercantiles." Le christianisme n'a cessé d'encourager le travail matériel, et, dans cette institution, qui est la réalisation de ce qu'il y a de plus essentiel dans son esprit, la vie monastique, le travail manuel, est recommandé dans les termes les plus forts.

M. de Montalembert décrit, en ces termes, la vie des solitaires d'Egypte : " Ainsi que le dit un saint, les cellules, réunies dans le désert, étaient comme une ruche d'abeilles : chacun y avait dans ses mains la cire du travail, dans sa bouche le miel des psaumes et des oraisons. Les journées se partageaient entre l'oraison et le travail. Le travail se partageait entre le labourage et l'exercice de divers métiers, surtout la fabrication de ces nattes dont l'usage est encore si universel dans les pays du midi. Il y avait aussi,

parmi les religieux, des familles entières de tisserands, de charpentiers, de corroyeurs, de tailleurs, de foulons ; chez tous, le labeur était doublé par la rigueur d'un jeûne presque continu. Toutes les règles des patriarches du désert prescrivent l'obligation du travail, et toutes ces saintes vies l'inspiraient encore mieux par leur exemple. On ne cite, on ne découvre aucune exception à ce précepte ; les supérieurs étaient les premiers à la peine. Quand Macaire l'ancien vint visiter le grand Antoine, ils se mirent aussitôt à faire des nattes ensemble, tout en conférant de choses utiles aux âmes, et Antoine fut si édifié du zèle de son hôte, qu'il lui baisa les mains en disant : " Que de vertu il sort de ces mains ! " Chaque monastère était donc une grande école de travail et en même temps une grande école de charité."

Ecoutez cet article de la règle de St. Benoit, règle que des millions d'hommes ont suivie : *Tunc vere monachi sunt, si labore manuum suarum vivunt.* " Ils ne sont vraiment moines qu'en autant qu'ils vivent du travail de leurs mains." Ces quelques mots me paraissent suffire pour écarter l'objection générale que j'ai mentionnée.

Voyons donc quel a été le travail industriel au moyen-âge. Tout était à refaire sur ce terrain qu'avaient dévasté les barbares. La Gaule, dit M. de Chateaubriand, si peuplée, si florissante sous les Romains, était devenue un désert, une solitude ; le sol se couvrait d'épaisses forêts. Il en était de même des autres contrées de l'Europe. C'était donc comme un défrichement universel qu'il fallait faire.

Écoutons encore l'éloquent auteur des *Moines d'Occident* : " Il faut se figurer la Gaule entière et toutes les contrées voisines, toute la France actuelle, la Suisse, la Belgique et les deux rives du Rhin, c'est-à-dire, les contrées les plus riches et les plus peuplées de l'Europe moderne, couvertes de ces forêts, comme on en voit à peine encore en Amérique, et comme il n'en reste plus le moindre vestige dans l'ancien monde. Il faut se représenter ces masses de bois, sombres, impénétrables, couvrant monts et vallées, les hauts plateaux comme les fonds marécageux ; descendant jusqu'au bord des grands fleuves et de la mer même ; creusées çà et là par des cours d'eau qui se frayaient avec peine un chemin à travers les racines et les troncs renversés ; sans cesse entrecoupées par des marais et des tourbières où s'engloutissaient les bêtes et les hommes assez mal avisés pour s'y risquer ; peuplées enfin par d'innombrables bêtes fauves dont la férocité n'était guère habituée à reculer devant l'homme, et dont plusieurs espèces ont depuis presque complètement disparu de nos contrées.

“ Pour s'enfoncer dans ces terribles forêts, pour affronter ces animaux monstrueux, dont la tradition est restée partout, et dont les débris sont parfois exhumés, il fallait un courage dont rien dans le monde actuel ne saurait donner l'idée. Dans ce qu'il reste aujourd'hui de forêts à conquérir en Amérique, l'homme moderne pénètre armé de toutes les inventions de l'industrie et de la mécanique, pourvu de toutes les ressources de la vie nouvelle, soutenu par la certitude du succès, par le poids immense de la civilisation du monde qui le soutient. Mais alors, rien de tout cela ne venait au secours du moine, qui abordait sans armes, sans outils suffisants, souvent, sans aucun compagnon, ces profondeurs sylvestres. Il sortait d'un vieux monde ravagé, décrépît, impuissant, pour se plonger dans l'inconnu, mais aussi, il y portait une force que rien ne surpasse ni n'égale, la force que donne la foi en un Dieu vivant, protecteur et rémunérateur de l'innocence, le mépris de toute joie, matérielle, la recherche exclusive de la vie surnaturelle et future. Il avançait donc, invincible et serein, et le plus souvent sans qu'il y pensât, il frayait un chemin à tous les bienfaits de la culture, du travail et de la civilisation chrétienne.”

Les moines bénédictins, a dit M. Guizot, ont été les défricheurs de l'Europe. Le célèbre historien, M. Augustin Thierry, s'est ainsi exprimé sur la restauration du travail dans la société chrétienne : “ L'Eglise eut l'initiative dans cette entreprise du mouvement de vie et progrès ; dépositaire des plus nobles débris de l'ancienne civilisation, elle ne dédaigna pas de recueillir, avec la science et les arts de l'esprit, la tradition des procédés mécaniques et agricoles. Une abbaye n'était pas seulement un lieu de prière et de méditation ; c'était encore un asile ouvert contre l'envahissement de la barbarie sous toutes ses formes.”

On sera peut être étonné d'entendre le grand adversaire du clergé, M. Michelet, dire en termes formels. “ L'ordre de Saint-Benoit donne au monde ancien, usé par l'esclavage, le premier exemple du travail accompli par des mains libres. Pour la première fois, le citoyen, par la ruine de la cité, abaisse ses regards sur cette terre qu'il avait méprisée. Il se souvient du travail, ordonné au commencement du monde dans l'arrêt porté sur Adam. Cette grande innovation du travail libre sera la base de l'existence moderne.”

Les religieux de St. Benoit, près de Mantoue, employaient au labourage plus de 3,000 paires de bœufs. Ce spectacle de moines cultivant la terre mina peu à peu les préjugés barbares qui attachaient le mépris à l'art de nourrir les hommes. Le paysan apprit à retourner à la glèbe et fertiliser le sillon. Et le baron com-

mença à chercher dans son champ des trésors plus certains que ceux que lui procuraient les armes. Une immense quantité de terre fut défrichée, rendue habitable et couverte bientôt d'une forte population. On est étonné de la promptitude avec laquelle les villes se formèrent ; c'est quelque chose qui ressemble un peu à ce qui s'est passé dans les Etats qui nous avoisinent. Et pourtant, il y avait à lutter contre des invasions successives.

Dans le onzième siècle, l'Angleterre jouissait déjà d'une riche culture, la vigne y était cultivée, et Guillaume de Malmesbury dit que les vins de Gloucester ne le cédaient guère aux vins de France. La France, dans les treizième et quatorzième siècle, était riche et prospère. Froissart fait un beau tableau de la fertilité des campagnes et de l'aisance qui y régnait. M. de Chateaubriand dit que la richesse de la culture du pays se démontre par l'immensité et la variété des taxes qui se payaient par le peuple.

L'industrie proprement dite participe comme l'agriculture au progrès général. Dans l'antiquité, elle n'avait été que le lot des esclaves. Au moyen-âge, elle devint la source de la prospérité du peuple. Les communes n'existèrent que par le commerce et l'industrie ; or, puisque les communes se sont multipliées dans toute la chrétienté au point de contenir une population très-forte ; puisqu'elles se sont enrichies assez pour construire tant de monuments religieux et civils, qui dénotent tant de richesse, de connaissances et d'habileté, n'en résulte-t-il pas que l'industrie avait pris un grand essor ? Au treizième et quatorzième siècles, les représentants de la bourgeoisie ont été admis dans les états généraux et provinciaux, chez tous les peuples de l'occident, et au midi de l'Europe ; cela prouve l'importance que les fonctions industrielles avaient acquises.

La Flandre et les républiques d'Italie furent le siège d'une industrie immense. Les fabriques de la ville de Bruges comptaient plus de cinquante mille ouvriers ; c'est aujourd'hui beaucoup au-dessus du chiffre de la population totale de cette ville. On voyait, dès lors, les luttes des ouvriers et des entrepreneurs. Les tisserands et les foulons de Gand et de Bruges étaient souvent, pour les riches bourgeois, des ennemis dangereux. Les manufactures de la Lombardie, pour la laine et les étoffes brochées d'or et d'argent, étaient célèbres et fort nombreuses. Les ouvrages de broderies, au moyen-âge, sont du travail le plus parfait. A Florence, le *popolo minuto*, le petit peuple, réclamait sa part de la souveraineté que le *popolo grasso*, les banquiers et les fabriquant lui avaient enlevée.

Quant au commerce, quoiqu'il n'eût pas les immenses ressources de la facilité des communications qu'il a aujourd'hui, cependant, il

fut plus étendu qu'on ne le pense. Dès le règne de Clovis, il y avait à Paris des marchands qui faisaient de fréquents voyages en Syrie. Dans le neuvième siècle, les Lyonnais et les Marseillais importaient de l'Inde et de l'Arabie des épices et des parfums qu'ils transportaient jusqu'aux extrémités de la Germanie. Dans le quatorzième, les marchands de Dieppe et de Rouen faisaient un commerce très-étendu avec l'Afrique où ils fondèrent de grands établissements. Et quand les croisades eurent transporté une grande partie de la population de l'Europe en Asie, quels progrès ne dut pas faire la science géographique, que de voies nouvelles offertes au commerce, que de choses rapportées de l'Orient, que de connaissances nouvelles y furent acquises !

Et puis, partout, il y avait des corporations pour les besoins matériels de la société. Il y avait, entre autres, les frères *pontifes*, qui construisaient des ponts, réparaient les chemins publics, prêtaient main-forte aux voyageurs et les dirigeaient dans les mauvais pas. Partout, les monastères servaient d'hôtelleries. Aussi, les voyages étaient fort communs : il n'était pas de chrétien qui ne fit quelques pèlerinages lointains dont il rapportait quelques observations. Si nous pouvions revoir, dit M. de Chateaubriand, un de ces anciens vassaux, que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction qu'au paysan d'aujourd'hui.

Vous serez étonnés peut-être d'entendre dire que la population au treizième et au quatorzième siècle, était presque égale à ce qu'elle est maintenant, du moins, en France. C'est ce que M. Dureau de la Malle a établi dans un mémoire qu'il a présenté, à Paris, à l'Académie des sciences. M. Chateaubriand, dans ses *Etudes Historiques*, avait émis une opinion semblable. Cobbett, dans ses lettres sur la réforme, a fait voir, aussi, que l'Angleterre n'est guère plus peuplée maintenant qu'elle ne l'était aux quatorzième et quinzième siècles.

Les grandes capitales n'étaient pas alors, il s'en faut de beaucoup, aussi peuplées qu'aujourd'hui ; mais, combien d'autres villes avaient une importance et une population dont elles ont bien déchu. Toutes les richesses, toute la civilisation n'étaient pas concentrées sur un point. Que sont devenues, en Angleterre, les villes autrefois célèbres d'York, de Winchester, de Cantorbéry, d'Exeter, de Salisbury ? Et quand vous avez vu Paris, n'avez-vous pas à peu près vu la France ? Et n'est-il pas reçu de dire dans cette capitale : qu'y a-t-il de bon et de beau en province ? Pour ma part, je répondrais : Il y a au moins encore, malgré tous les ravages que le vandalisme moderne a faits pendant et depuis la révolution, il y a du moins

encore ce que le moyen-âge a créé de monuments offrant un intérêt varié. Mais voyez, au contraire, les pays qui tiennent encore de la vie du moyen-âge, voyez la Belgique, quelles riches et intéressantes cités que Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Louvain, Malines. Et l'Italie, quelle suite de villes magnifiques elle vous présente, Rome, Naples, Vénise, Milan, Gènes, Florence, Pise, Padoue, Bologne? Tout cela, autant de musées superbes : tout cela rempli de merveilles qui attirent des milliers d'étrangers. Et la plus grande partie de ce qu'on y admire, n'appartient-elle pas au moyen-âge, du moins à la période qui l'a suivie immédiatement et qui en a reçu l'élan et l'impulsion? Toute l'Europe moderne, depuis deux siècles, a-t-elle rien d'aussi digne d'intérêt, d'aussi riche et d'aussi remarquable par l'art que l'Italie du moyen-âge et celle du seizième siècle?

Tout l'ensemble des témoignages historiques, dit M. C. Perrin, concourent à établir qu'au treizième siècle l'industrie, dont les développements importent le plus au bien-être du grand nombre, l'industrie agricole avait fait des progrès considérables. Ce qui le prouve, ajoute-t-il, c'est le bon marché des denrées alimentaires à cette époque. Cet économiste distingué cite plusieurs auteurs comme ayant mis ce fait hors de toute contestation. Sismondi, dans son *Histoire des Républiques Italiennes*, affirme qu'en Italie la condition de toutes les classes de travailleurs, au cinquième siècle, était incomparablement supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui même dans les pays les plus florissants. Hallam dit absolument la même chose de l'Angleterre. Le célèbre chancelier Fortescue, qui vivait sous Henri VI, a fait ce tableau de l'état des habitants de son pays. " Ils sont riches en or et en argent, ils possèdent toutes les nécessités et les agréments de la vie. Ils ne boivent pas d'eau, si ce n'est à certaines époques de l'année, mais seulement par motif religieux et pour faire pénitence. Ils se nourrissent abondamment de viandes, de poissons, et de liqueurs de toutes espèces. Ils portent de bons vêtements de laine; leurs lits, leurs couvertures, et autres objets sont également en laine, et ils en sont amplement pourvus. Ils possèdent aussi tout ce qui est nécessaire dans un ménage; enfin, chacun a, selon son rang, tout ce qui peut contribuer à rendre la vie heureuse et agréable." Plus tard, un acte du parlement porta que personne ne paiera le bœuf ou le porc plus d'un sou, et le mouton et le veau plus de deux liards la livre, attendu que ces viandes sont la nourriture des classes pauvres.

" Maintenant, dit Cobbett, à qui ces citations sont empruntées, allez en Irlande, lire ce passage à ces milliers de malheureux qui ne se nourrissent que d'herbes marines; lisez-le en Angleterre à

ces infortunés qui, dans le Yorkshire, disputent aux pourceaux la dégoûtante nourriture que contiennent leurs auges ; qui, dans le Lancashire et le Cheshire, dévorent la chair des chevaux morts ; à ceux que, dans le Hamshire et le comté de Sussex, on attèle, ainsi que des bêtes de somme, à des voitures chargées de gravier ; et qui, enfin, par toute l'Angleterre, reçoivent une nourriture plus mauvaise que celle des criminels dans les prisons." Depuis Cobbett, la misère dans les Îles Britanniques a empiré de beaucoup et le nombre des indigents est de un sur six, et dans les grandes villes ce sont, on le sait, dix, vingt, trente et jusqu'à quarante mille hommes, qui sont sans toit, sans asile, ne vivant que de la plus misérable nourriture et portant sur leurs traits l'expression de la plus affreuse misère, en même temps que celle de la plus pénible dégradation morale. Quant à l'Irlande, jamais le monde n'a entendu un cri de faim aussi déchirant que celui qui, dans cette contrée, est sortie des entrailles de plusieurs milliers d'hommes.

Je reviens au moyen-âge. On a vu quels magnifiques monuments il a bâtis. Eh bien, n'y a-t-il pas dans la puissance et dans la richesse de ces grandes constructions élevées par la foi des peuples, la preuve d'une incontestable prospérité matérielle ? Comment, en effet, une société, où la vie eut été constamment étroite et misérable, eut-elle pu fournir à tant de magnificences vraiment populaires ? Il a été observé que si les grandeurs souveraines et aristocratiques peuvent provenir de l'exploitation du peuple, les grandeurs populaires ne peuvent provenir que de sa propre prospérité. Or, à quelle époque la grandeur fut-elle jamais plus populaire qu'au moyen-âge ?<sup>1</sup>

Je dois, sans doute, avouer que la pauvreté fut grande dans ces siècles : des guerres fréquentes, des famines, qu'il n'était pas facile de prévenir, les mille causes des malheurs humains entretinrent la pauvreté à cette époque, comme ces causes ou d'autres l'entretenaient toujours sur la terre. Mais la misère dans ses deux formes principales, l'indigence et la maladie, trouva dans la charité chrétienne du moyen-âge d'inépuisables secours. Celle-ci fonda des institutions pour tous les besoins de l'âme et du corps ; elle couvrit l'Europe de monuments de bienfaisance. Partout, étaient organisées des sociétés pour rechercher ceux qui avaient besoin de secours et en prendre soin. D'après les calculs que nous présente le *Génie du Christianisme*, le moyen-âge avait ouvert assez d'hospices pour offrir habituellement un asile et les soins les plus abondants à plus de trois cent trente mille malades. Il y avait

1 M. Perrin, *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*.

des corporations religieuses établies pour racheter les captifs, pour visiter les prisonniers, pour rendre à la vie morale ceux que la justice humaine détenait dans la captivité, pour prendre soin des funérailles de ceux qui mouraient dans la détresse. Et quels secours abondants offerts à l'indigence dans ces monastères qu'on rencontrait partout, et qui distribuaient leurs richesses aux pauvres avec libéralité et intelligence, parce qu'en même temps qu'ils leur offraient du secours, ils tâchaient de leur trouver des moyens de travail et de subsistance. Il n'y avait point alors cette taxe des pauvres, que le premier publiciste de l'Angleterre, Lord Brougham, a flétrie en termes si énergiques. Il n'y avait point ces *work houses*, prisons où le malheureux, convaincu du crime de pauvreté, est renfermé pour travailler comme un esclave, après avoir été séparé de sa femme et de ses enfants. Il y avait une mendicité qui, sans doute, avait ses inconvénients, et que la société moderne travaille à faire disparaître. Mais il est reconnu qu'il y avait incontestablement moins de misère réelle et beaucoup plus de soulagement à l'infortune qu'aujourd'hui.

Le moyen-âge, je crois l'avoir démontré, sût travailler à l'amélioration matérielle de la société. Et, remarquez-le, ses progrès furent continuels. Aussi, quand les invasions successives des peuples du nord eurent cessé, quand les croisades eurent refoulé les Sarrasins, que la société fut devenue plus tranquille, voyez alors les découvertes de l'industrie et de la science : la poudre à canon fait une révolution dans la guerre, non pas, sans doute, dans l'intérêt de l'humanité ; mais elle substitue l'art du commandant à la force physique, à la valeur personnelle. La navigation, aidée par la magnifique découverte de la boussole, prélude à ces voyages des Vasco de Gama et des Christophe Colomb, qui terminent si magnifiquement le moyen-âge ; les plus beaux efforts de l'esprit humain dans la science astronomique se révèlent par les recherches de Cusa et le système de Copernic ; enfin, l'invention qui rend jalouse toutes les découvertes modernes, l'invention de l'imprimerie, vient assurer à la science et aux lettres une vie que rien ne doit plus leur ravir. Aussi, tout ce qui s'exécute aujourd'hui n'est que la suite d'une impulsion donnée alors. Les peuples goûtent, maintenant, les fruits de l'arbre de la civilisation que nos pères ont planté et cultivé avec tant de soins.

Il m'aurait été facile de présenter nombre d'autres faits relativement à l'état industriel du moyen-âge ; mais je suis forcé de me borner à ceux que j'ai rappelés. Cet exposé, tout incomplet qu'il soit, suffit cependant pour établir que dans ces siècles si dénigrés, il y a eu un travail constant pour améliorer le sort des

peuples sous le rapport matériel, et que l'industrie y a eu le développement que comportait la société d'alors et que réclamaient ses besoins. Ni l'intelligence, ni le labeur n'ont manqué pour l'exploitation des richesses que le créateur a mises dans la nature pour rendre plus heureux l'existence de l'homme sur la terre. Toutefois, il faut le dire, l'activité si puissante chez ces générations, douées d'une si grande énergie, ne s'est pas appliquée exclusivement à l'acquisition de la fortune que procurent l'or et l'argent, et aux travaux qui ont la matière pour objet. L'esprit chrétien du moyen-âge l'a mis en garde contre les funestes tendances d'un industrialisme excessif, propre à faire dominer les jouissances de l'ordre physique sur les devoirs de l'ordre moral.

Les découvertes dues à la science de nos jours dans le domaine de la nature sont, sans doute, dignes d'une vive admiration ; elles ont produit des effets dont on ne saurait trop apprécier la valeur ; la société en a ressenti une amélioration matérielle incontestable. Mais, toutefois, l'industrie contemporaine, si fière à bon droit de ses merveilleux résultats, ne peut apparaître aux yeux de ceux qui, selon le mot du Christ, cherchent d'abord le royaume de Dieu et sa justice, comme une puissance qui n'ait répandu que des bienfaits. Elle est devenue trop ambitieuse ; elle tend à absorber toute l'activité du siècle ; elle a détourné d'un plus noble emploi nombre d'esprits, qui, s'ils n'avaient pas été séduits par les jouissances qu'elle promet, auraient consacré leurs forces à des travaux d'un ordre supérieur et plus propre à faire le bonheur de la société. Elle voudrait que l'intelligence fut la servante de la matière en ce sens que celle-ci réclamerait, sinon exclusivement, du moins principalement pour la recherche et le développement de ses propriétés, les facultés de la raison enrichie de la science. On voit, en effet, que chez des peuples où son empire domine, les œuvres du génie qui agrandissent le domaine de l'esprit et élèvent les sentiments du cœur sont à désirer ; là, tout ce qui réfléchit n'a pour terme de sa pensée qu'un objet matériel, et pour but de ses désirs, qu'une plus grande jouissance des sens. L'industrie se montre donc dans la société moderne avec la tendance à faire sacrifier l'âme au corps, à établir la prédominance des exigences des sens sur les nobles aspirations de l'esprit et du cœur. D'ailleurs, elle a demandé souvent des spéculations où le succès ne pouvait avoir lieu qu'aux dépens de la justice ; on lui doit un désir démesuré de richesses réelles ou même simplement apparentes qui porte à un luxe effrené et ruineux. Par suite de cette cupidité qu'elle excite, elle fait régner un égoïsme désastreux pour la société. L'indigence n'est plus un objet de compassion qui produit dans le cœur une

charité féconde en secours de toutes sortes à l'égard du pauvre ; on ne lui vient en aide que pour n'en avoir pas le spectacle importun sous les yeux, ou, par appréhension des désordres qu'elle pourrait causer.

L'affreux travail des esclaves de l'antiquité est ressuscité dans les manufactures, où des êtres humains entassés sont absolument traités comme s'ils n'avaient pas d'âme, et sont mis en action comme de pures machines. D'une autre part, la fortune industrielle est mobile ; par des variations soudaines, elle passe rapidement d'une main à l'autre ; elle amène des revers, des agitations, qui portent l'infortune et le trouble dans le corps social. L'accumulation des richesses dans certaines classes ou certains individus forme un déplorable contraste avec la misère d'une partie nombreuse de la population, qui s'irrite, se soulève et menace sans cesse de révolutions où l'on aurait à craindre les plus affligeants excès. Préoccupée par ses efforts si laborieux et si multipliés pour accroître le bien-être matériel, et satisfaire l'orgueil et le luxe, l'industrie, là où elle n'est pas contrôlée par l'esprit catholique, ne tient nul compte de ce qui fait vivre l'ordre moral ; les doctrines qui régissent celui-ci lui sont indifférentes ; elle ne s'en occuperait que pour combattre celles qui tendraient à imposer à son activité une direction différente de celle qu'elle suit. Qui peut le nier ? Dans une grande partie de la société moderne, l'homme ne vit plus que pour son corps qui doit périr, et n'a nul soin de son âme qui doit vivre toujours ; la richesse matérielle amène ainsi une déplorable misère morale.

Au moyen-âge, l'activité, je l'ai déjà exprimé, savait s'exercer pour augmenter la prospérité temporelle ; on ne trouve point dans l'expression générale de la vie sociale l'oubli des intérêts de l'âme. L'idée religieuse domine tout : elle apparaît dans les bénédictions de l'église appelée sur tous les travaux, sur toutes les entreprises matérielles ; dans ces magnifiques cathédrales, résultat de l'art et de l'industrie de cette époque ; dans cette admirable libéralité des riches à l'égard des pauvres, des hospices, des monastères, de toutes les institutions élevées pour les besoins de l'esprit et du cœur. Dans ces siècles de foi et de charité, la richesse n'était pas une jouissance individuelle : elle était un bienfait social.

Si l'esprit qui animait le moyen-âge eût été l'âme des sociétés modernes, il eût exercé sur l'industrie une influence salutaire, dont la cause de la civilisation eût eu grandement à se féliciter : il aurait prévenu ses excès, et donné à ses magnifiques travaux un résultat plus satisfaisant. Toutefois, la Providence fera servir à la religion les inventions du siècle qu'elle-même a inspirées ; elle en arrêtera

les funestes effets en remettant la société sous l'action du génie du christianisme. Les détracteurs du moyen-âge doivent se résigner à voir, tôt ou tard, l'esprit religieux dont il a vécu reprendre son empire sur le monde et se servir pour les fins de Dieu du développement industriel de notre époque. C'est là ce qui sauvera la civilisation, et la fera réellement progresser. L'exclusion de l'action catholique sur l'ordre intellectuel, moral, même matériel de la société, qui est le but de tous les efforts des ennemis plus ou moins franchement déclarés de l'Eglise, amènerait un sensualisme dont le résultat serait l'abrutissement du genre humain. Les doctrines que prêchent ces adversaires de l'influence religieuse ne tendent pas à élever l'homme, à faire prédominer la plus noble partie de lui-même : elles tendent, au contraire, à l'abaisser, à l'asservir à l'empire des sens ; leur école n'est pas celle du progrès, c'est celle de la dégradation.

J. S. RAYMOND, *P<sup>re</sup>*.

*(A continuer).*

---

## CAUSERIE ARTISTIQUE.

---

Monsieur Ducharme, je vous salue : me voici, de nouveau, dans votre église ; je vous avais promis une seconde visite ; je suis de parole. Il est vrai que vous ne m'en aviez pas prié : mais, si cela vous importune, ou vous vole d'utiles instants, faites comme si je n'étais pas chez vous ; allez à votre besogne ; disposez votre luminaire pour la nuit de Noël ; empêchez, un peu, ces trop aimables paroissiens d'arroser vos allées de jus de tabac ; ils en sont vraiment trop prodigues ; procurez à cette charmante dame le confesseur qu'elle désire, elle ne le connaît pas encore, mais elle en a entendu dire beaucoup de bien, celui-là sera probablement l'*idéal* qu'elle cherche depuis tant d'années. Pendant ce temps-là, je vais ruminer un petit monologue et s'il m'arrive d'avoir besoin de vous, j'irai vous le dire : Au revoir, Monsieur.

Venons-en de suite à cette chaire dont il me restait à parler l'autre jour. D'abord, il paraît que M. Ducharme n'en est pas précisément l'inventeur : en effet, malgré toutes les heureuses aptitudes que la nature a pu lui prodiguer, il est difficile de croire qu'il serait arrivé, sans études spéciales et sans avoir vu beaucoup de monuments européens, à produire, du premier coup, une œuvre aussi remarquable. On lui a fourni un plan plus ou moins modifié d'une chaire élevée dans une église de Belgique, je crois, et il s'est chargé simplement de l'exécuter de ses propres mains, sans, pour cela, négliger de sonner son *Angelus*, ainsi que tout le monde peut le certifier. C'est déjà suffisant pour sa gloire : cherchez un autre bedeau qui vous en fasse autant.....J'en ai connu un grand nombre qui, pour céder moins au tourment du génie, n'en tenaient pas leur église plus propre, ni leur sonnerie mieux réglée.

Ce n'est donc pas la part du travail de Monsieur Ducharme, qu'il faut admirer exclusivement dans la chaire de St. Jacques. Félicitons-le seulement de l'intelligence et de l'habileté de métier qu'il a mises dans l'exécution d'une entreprise compliquée et difficile. Si les grands artistes, les inventeurs d'idées et de formes neuves ne trouvaient pas des aides perspicaces pour les seconder, ils ne laisseraient, après tout, que des monuments défectueux.

La part que M. Dauphin et son confrère d'atelier ont prise à la construction de la chaire de St. Jacques est, sans doute, plus considérable et plus méritoire que celle de M. Ducharme, quoi que la perfection intrinsèque de leur travail soit, peut-être, inférieure à celle du travail de ce dernier. Il faut faire la part des difficultés vaincues et de la contribution personnelle de l'artiste. Peu de chose dans le plan fourni aux sculpteurs pouvait les servir dans leur tâche ; les ornements et surtout les figures, dont ils ont décoré l'architecture, sont à peu près de leur invention. Ce qui ne peut pas être facilement circonscrit par la ligne géométrique ne se reproduit pas en relief aussi graphiquement que les formes d'architecture. Il faut nécessairement deviner, inventer, enfin posséder quelque chose du créateur. Que l'on ait donc donné des idées et des cadres aux sculpteurs, pour la distribution et le placement de leurs figures, ils ont, dans tous les cas, accompli leur part d'entreprise avec assez de bonheur, non seulement, pour ne pas déparer le monument, mais encore pour compléter harmonieusement son ensemble. Toutes ces petites figures qui remplissent les niches, ou qui couronnent les faisceaux de contreforts et de flèches élevées en pyramides sur le baldaquin de la chaire, jouent passablement bien leur rôle. J'en excepte, seulement, ce gros St. Pierre, qui surmontait le sous-bassement et que les enfants ont réussi à faire déguerpir, probablement à force de lui dire qu'il avait "les pieds trop dodus" ; la modestie du bon apôtre n'a pu y tenir. Il est juste de dire que ce n'était qu'une ébauche, que M. Ducharme, dans son impatience de compléter l'œuvre, avait pris encore au maillot des mains de son auteur.

Il y en a qui disent qu'il gênait la vue des personnes placées en arrière ; mais ceci n'était pas une raison de le faire disparaître ; on peut entendre la messe partout dans l'église ; les personnes qui aiment à tout voir ont le choix de leur siège, et on ne déplace pas ainsi une statue convenablement installée, quand elle a du mérite, bien entendu. Si donc le St. Pierre revenait plus élégamment chaussé, cette fois, j'engagerais les fidèles à lui faire bonne mine. Après sa mésaventure, ce serait convenable, son absence est préjudiciable à l'effet de la chaire.

Les autres figures de moindre dimension, prophètes, apôtres, et personnages allégoriques, qui décorent les autres parties du monument, posent naturellement ; aucuns ne paraissent souffrir de ces dislocations pénibles, de ces lésions de naissance, qui affligent tant de saints personnages de nos églises ; elles ont, dans leur expression, dans cette expression qui se manifeste à distance par le mouvement général du corps et l'action des membres, quelque chose de juste et de vrai qui annonce, chez l'ouvrier, le sentiment inné de l'artiste. Les ornements, peu compliqués, sont touchés avec ce goût facile et sûr qui distingue tout ce qui sort de l'atelier de M. Dauphin, dans ce genre. Je me permettrai seulement de dire que ces deux ou trois choux-fleurs, qui décorent les points d'arrêt des rampes, sont peut-être de trop.—Qu'on ne croie pas que ma critique soit inspirée par la haine personnelle que je semble porter à ces légumes. Vraiment, je ne leur en veux plus, depuis que j'ai su que sans eux la moitié des pauvres du quartier St. Jacques se passerait de potage. Mais, je ne trouve pas encore leur mérite suffisant pour être ainsi intronisés dans l'église St. Jacques.

Chercher dans toutes ces statuettes de M. Dauphin des détails irréprochables, une grande finesse d'exécution, les ressources et les souplesses d'un maître très-savant, très-expérimenté, tels qu'on en trouve en Europe, ce serait déraisonnable, vu les conditions et la nature du travail, et ce serait injuste pour le sculpteur. Les circonstances et le milieu qui entourent la carrière des artistes, ici, sont déjà trop peu favorables pour que nous y ajoutions les tracasseries d'une critique *méticuleuse*. Et l'on sait que M. Dauphin, entre autres, ne s'est pas aventuré dans un chemin bordé de roses et d'ombrages frais. S'il y a des inconvénients, dans une société nouvelle, à exalter trop les talents naissants, il y en a bien davantage à dérouter les élans confiants des natures généreusement inspirées. On peut, je crois même que l'on doit dire de rudes vérités à ces frêlons de l'art, qui vont, avec une assurance de maître, cueillir, sur le sol national, tout ce qui pourrait offrir une substance féconde pour l'art et le génie indigènes ; on peut, encore, s'amuser quelque peu des produits étonnants de ces *utilités* universelles et besogneuses, qui s'atellent partout au harnais des hommes du métier, pour gêner leur carrière et entraver le progrès du beau ; mais, aux vocations réelles, aux ouvriers modestes, convaincus de leur puissance intime, on doit, avant tout, des éloges, des conseils, des encouragements.

Tout ce qu'a fait M. Dauphin dans la chaire de St. Jacques y entre comme accessoire, comme complément d'un tout ; les figures n'attirent le regard qu'en second lieu ; l'artiste était libre de leur

donner plus de perfection,—il a prouvé ailleurs qu'il le pouvait.—Il leur a donné à peu près le nécessaire, et on n'a pas le droit d'en exiger beaucoup plus, quand on connaît le temps et le salaire qu'il a eus pour dégrossir tout ce bois.

M. Dauphin était aussi bien doué pour devenir un excellent statuaire que Nicolas et Jean de Pise, que le Ghiberti et Donatello, ces illustres devanciers de Michel-Ange. Né sous le même ciel, et dans les mêmes conditions que ces hommes fortunés, notre compatriote aurait laissé comme eux des œuvres encore naïves et imparfaites, mais des œuvres précieuses pour ses successeurs. On ne s'en douterait guère dans notre pays, et dans notre temps : cependant c'est une vérité que les hommes de l'art, ici, ont de quoi envier le moyen-âge européen.

Dans ce moyen-âge, il y avait un sentiment et un estime plus sincères, plus passionnés, plus universels, pour les produits artistiques, qu'on en trouve dans notre Amérique du dix-neuvième siècle : et ce sentiment était encore plus noble et plus éclairé qu'aujourd'hui. On rencontrait peut être moins de ces appréciateurs subtils du savoir-faire de la brosse et du ciseau ; mais, en revanche, chez ceux qui pouvaient faire la carrière aux artistes, on trouvait des intelligences plus sensibles à l'essence sublime de l'art, on comprenait mieux son langage, et on lui demandait, avant tout, de parler aux yeux des peuples. C'était, sans doute, parce que les peuples avaient une foi plus vive et qu'ils étaient habitués à voir l'art comme un rayonnement sensible, une grande expression du christianisme. Aussi, avant d'aller demander à un artiste de ravalier son talent à décorer une voiture de louage, destinée à conduire à la fosse les gens de *bon ton* et les capitalistes trépassés, on lui ouvrait ces vastes sanctuaires, ces portiques resplandissants des basiliques et des cathédrales, et là, on lui offrait une tâche qui devait remplir une grande partie de sa vie, assurer une humble aisance à sa famille et faire la gloire du culte et de la patrie. On mettait souvent les hommes encore novices à l'épreuve, comptant plus sur ces intelligences neuves et pleines de sève, que sur ces esprits routiniers et subalternes que rejetait la Grèce épuisée ; et ces novices, grandis à l'œuvre, en sortaient maîtres. Comme Nicolas et Jean de Pise, comme le Ghiberti, en traçant l'histoire de la Bible, ils séparaient d'un grand trait deux époques de l'histoire de l'art, l'une d'enfance et l'autre d'apogée. Et dans ce trait de leur sublime main, ils laissaient toute leur pensée, tout leur génie, toute leur puissance productive. Ce génie, qui présentait aussi celui de la nation et du temps, ne s'en allait pas morcelé et amoindri dans une multitude de petites besognes ingrates et vulgaires ; ces élans généreux ne tom-

baient pas sans cesse dans le vide ; ce langage et ce chant mystiques qui semblent être donnés à certaines natures pour glorifier, refléter les essences divines de la beauté suprême, ils trouvaient des peuples pour les comprendre, des temples immenses pour les recevoir et des saints pour les applaudir ; un travail donc. Un travail abondant et libre, où l'artiste ne voyait ni entraves pour sa pensée, ni limites pour son ardeur, où il était sûr de trouver toujours assez pour alimenter sa vie et tout ce qu'il fallait pour accomplir son œuvre, voilà ce que le moyen-âge savait donner à l'activité féconde de ses artisans du beau.

De notre temps, les peuples ont peur d'entreprendre de grandes choses, il semble que tous n'ont de foi que dans le présent et ne spéculent que sur lui. Malgré qu'ils voient toujours le Christ debout sur l'abîme, ils paraissent craindre toujours que tout disparaisse après eux. Toute entreprise monumentale s'accomplit un peu comme une affaire, comme une exploitation, comme un placement, qui doit rendre de suite la mise de fonds. On se hâte de faire produire tout ce que peut la vertu du présent au risque de l'épuiser. Et puis, on fait du replâtrage à la place du solide, on met du clinquant au lieu du précieux, l'image mensongère du beau s'affiche par le beau réel. On couvre le temple en paille, mais on le badigeonne couleur saumon pour vendre plus vite ses bancs.

Mais, je m'arrête, je sens que je viens de prendre un chemin de traverse qui va me mener loin de l'estimable bedeau de St. Jacques ; je ne veux pourtant pas, aujourd'hui, le quitter comme l'autre jour, sans lui faire mes civilités ; je reviendrai peut-être une autre fois sur cette hâte pernicieuse qui tend à expédier l'érection de nos édifices publics, comme s'il s'agissait de bureaux d'affaires.

Il serait superflu, je pense, de décrire la chaire de St. Jacques, chacun est libre d'aller la voir. Des critiques lui trouvent, entre autres petits défauts, des proportions extravagantes ; ils disent qu'elle jure dans l'église où on l'a placée, que c'est un édifice dans un autre... Je ne crois pas ce reproche très-sérieux, cette disproportion n'a dû être sensible qu'aux ennemis du gros St. Pierre qui couvrait la base du monument. Si cette chaire jure un peu, — quoique pour une chaire ce soit chose très-grave, — je suis pourtant disposé à l'absoudre, car je pense que c'est de se voir si mal environnée. Entourez une très-jolie personne de beaucoup d'autres beaucoup moins jolies, mais beaucoup moins, et demandez laquelle jure dans ce rapprochement.....

Les exemples, et les beaux exemples de chaires monumentales ne sont pas rares en Europe. En Italie, en Belgique et ailleurs, on en rencontre plusieurs qui font l'admiration de tous les voyageurs ;

personne, que je sache, n'a jamais songé à les trouver trop grandes, quoique quelques unes se trouvent dans des églises comparative-ment plus petites que St. Jacques. Les chaires de Pistoia, de Sienne, de Pise que j'ai particulièrement étudiées, ont coûté des sommes fabuleuses, pour des villes peu considérables d'ailleurs, et où les beaux monuments se touchaient déjà. La sculpture y a tracé dans le marbre les pages les plus importantes de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et plusieurs artistes y ont travaillé pendant des années.

Si l'impression que m'ont laissée ces superbes objets d'art est juste, je puis rassurer les critiques de la chaire de St. Jacques, car si les architectes ont fait ici un péché en élevant cette chaire ; ceux d'Europe ont fait de gros crimes ; et, là-bas, on leur a pardonné... J'espère qu'on fera de même à Montréal ; et, c'est en sollicitant pour vous cette magnanimité, monsieur Ducharme, que je prends congé de votre église ; mais, sur le seuil de la porte, en vous pressant la main, permettez-moi un épanchement fraternel.

Nous allons nous quitter pour longtemps peut-être ; je n'aurai pas le loisir de venir prendre le frais vers votre horizon ; pour les bons moments que j'ai passés avec vous, laissez-moi vous dire un mot confidentiel et amical :

Je vois naître et grandir sous vos soins une tribune qui menace de passer pardessus la grande nef, et d'arriver dans le chœur avec cette allure indépendante que vous aviez vous-même, la première fois que j'ai eu l'avantage de vous voir. Prenez-y garde..... Si quelqu'un s'avise de dire que cette grande dévoyée jure..... contre l'église et le bon goût, je crains bien qu'il soit difficile d'obtenir pour elle une absolution complète. Défiez-vous un peu de votre ardeur juvénile et d'une confiance trop peu soupçonneuse des dangers et des écueils qui menacent les plus grands courages. Je n'en ai rien dit ; mais, entre nous, vous avez légèrement surchargé votre chaire de petits détails qu'un peu de sobriété aurait évités : vous avez aussi coupé de petits clochetons, dans les autels de M. Bourgeau, pour y introduire des anges, qui, tout anges qu'ils soient, n'en gâtent pas moins votre affaire ; ils coupent entièrement de leurs ailes les lignes architecturales, ils interrompent le lien qui doit unir nécessairement toutes les parties du même monument. C'est une faute que les sculpteurs-architectes ont trop commise dans les siècles de décadence qu'il faut éviter. La sculpture ne doit pas empiéter sur les droits de l'architecture, cet art que les anciens appelaient le premier des arts, l'art noble. Ces arrêtes des autels un peu grèles, je l'avoue, mais d'un gothique de bon aloi, vous paraissaient peut-être monotones ; mais elles ne choquaient pas les lois et les conve-

nances du style : allez faire une course sur les toits de la cathédrale de Milan, et vous verrez bien des flèches que personne ne s'est avisé de rogner pour y interposer des figures ; celles-là portent les figures, elles ne semblent pas en être portées : c'est dans l'ordre rationnel, et le goût veut avant tout la satisfaction de la raison.

Je vous le répète, ayez une grande défiance de vous-même ; doutez toujours des résultats de vos entreprises, vous y apporterez plus d'études et de soin. Evitez les chûtes de tant d'autres ; ce n'est pas le talent qui manque aux *compétences* dont je parlais l'autre jour, c'est l'absence d'un vrai savoir secondé par une observation sérieuse et l'expérience de l'ouvrier. Voyez ce que l'on a fait à St. Patrice, et tremblez toujours !...

Mais vous ne connaissez peut-être pas bien l'église de nos compatriotes irlandais ; vous me paraissez d'une candeur à ignorer jusqu'à l'ombre du mauvais : l'aimant du bien vous retient loin du mal, vous êtes un enfant privilégié dans la vie de l'art ; mais, comme il vous est arrivé de commettre quelques petites fautes, il serait bon de connaître un peu les nombreux dangers qui vous entourent pour les éviter ; les âmes les mieux douées succombent quelquefois, faute de savoir où gît le mal. Alors, prenez mon bras et allons faire une excursion sur les hauteurs de la rue Lagache-tière. Mais n'allez pas de ce train de poste qui vous est familier, la nature ne m'a pas planté sur des échasses, moi ; et, d'ailleurs, je veux causer.

Monsieur, recueillons-nous et partons.

\*  
\* \*

Il était décidé, de toute éternité, que l'église de St. Patrice de Montréal serait gothique et elle le fût ; elle était née pour l'infortune. Il devait naître dans notre siècle deux amateurs architectes, deux talents de société, comme les appellerait Topffer ; et, à l'époque où les Irlandais de notre ville demandèrent une église, il se trouva dans la tête de ces deux amateurs, deux plans qui ne demandaient qu'à voir le jour, l'un pour l'extérieur, l'autre pour l'intérieur du monument désiré ; les circonstances se combinèrent si bien qu'elles produisirent le résultat que vous savez.

On dirait que les formes des types divers de l'architecture naissent et s'agglomèrent dans certaines intelligences, comme les atômes primordiales du système d'Epicure.

Permettez-moi, Monsieur Ducharme, de rappeler quelques traits

principaux de l'ingénieuse invention du vieux philosophe grec, qui voulait expliquer le commencement du monde.

Il existait, selon lui, de tout temps, un grand vide rempli d'atômes.—Un *vide rempli*, c'est ce qu'il y a de moins ingénieux dans la machine, mais en philosophie tout dépend des définitions que l'on donne des choses et des mots.—Dans ce vide incommensurable existaient donc des atômes à l'état ambiant : indivisibles et de formes variées, ces *souçons de matières* avaient un caprice, mais un seul, une façon d'aller, les uns descendaient toujours et les autres suivaient la ligne horizontale, invariablement ; or, comme aucune loi ne leur avait prescrit d'éviter les mauvaises rencontres, ou de porter des clochettes et des lumières, il arriva qu'ils s'accrochèrent.—Résultat imprévu, mais présumable, puisqu'ils finirent tous par là. Cet accident fit le soleil, la terre, les oiseaux, les reptiles, les huîtres, les dames et les messieurs ; ce qui évita six jours de travail et beaucoup de responsabilité au bon Dieu, qu'on suppose être venu plus tard, pour le plaisir des dévots. Ces singuliers atômes, qui, avant de s'accrocher, n'avaient connu que deux manières constantes de circuler, se hâtèrent d'oublier ce genre d'occupation, assez monotone, je l'avoue, et ils se mirent à courir sur les toits avec les chats, à marcher de reculon avec les écrevisses, à dire du mal de leur prochain avec quelques-unes de mes connaissances, à manger des pâtés de foie gras avec quelques autres ; elles apprirent même bientôt à se tirer par les cheveux, aussitôt qu'elles en eurent. Il y en a qui tournèrent en Hébreux, d'autres en Egyptiens, d'autres en Grecs, puis en Turcs, en Juifs et en Protestants ; elles ne gardèrent bien que leur prédisposition première à accrocher tout ce qui leur tombait sous la main. Ce qui prouve, avant de me servir de point de comparaison, qu'on ne sait pas jusqu'où on peut arriver, quand on quitte ses bonnes vieilles habitudes ; et cela prouve, en outre, qu'on était quelquefois philosophe à peu de frais, chez les anciens, et que pour avoir jeté beaucoup de poudre aux yeux des gens, plusieurs n'en auraient pas moins été incapables de l'inventer.

C'est donc d'après les lois du même système, que je m'explique la création de certains monuments, qui surgissent parfois autour de nous, sans que l'on puisse bien expliquer comment ils ont pu voir ainsi le jour. Dans le vide de quelques vastes cerveaux flottent des atômes ; ces atômes ont toutes les formes architectoniques imaginables, gothiques surtout, parce que celles-ci ont plus de dispositions à s'accrocher. Pendant dix, vingt, trente, quarante ans, ces corps légers circulent comme un nuage ; l'intelligence, quelque vaste qu'elle soit d'ailleurs, n'en souffre pas ; elle s'occupe dans ses autres facultés, et puis qu'est-ce qu'un nuage, pour elle?...

Mais voilà qu'un beau jour, par une cause tout à fait fortuite,—un rhume de cerveau, un pavé reçu sur l'occiput,—toutes ces choses s'agglomèrent; des ogives s'engencent avec des pendentifs, des flèches entrent dans des tympanes, se fixent dans des œils-de-bœuf, puis il arrive là-dedans quelques culs-de-lampes, quelques anges et quelques gargouilles, et une église sort de cet embryon; elle n'attend que la composition fortuite d'un corps de syndics éclairés pour voir la lumière.

C'est ainsi qu'est éclos St. Patrice. Un homme distingué sous tous les autres rapports, un religieux savant et parfaitement estimable, avait regardé dans ses moments disponibles les beaux dessins de son frère, l'illustre archéologue; cela, sans doute, tomba comme une semence dans un cerveau où il y avait tous les germes de l'art du dessin. Mais au milieu d'une vie si active, cela se développa à l'état sauvage. Quand il s'agit d'élever une église pour les Irlandais, le bon père, par charité, par zèle, pour sauver les frais d'un architecte, etc..., recueillit ce qu'il lui avait poussé d'architecture dans la tête à son insu, et il l'offrit aux nouveaux paroissiens. Cette offrande fut acceptée et l'on crut qu'il en résulterait une merveille à bon marché. Quant aux hommes du métier, ils trouvèrent, tout en respectant infiniment la bonne intention, que la charité a quelquefois des mauvais résultats et que le zèle n'est pas toujours bien entendu. Le nouvel édifice l'a pompeusement démontré.

Lorsque je regarde cette grande machine, toute de pierre soigneusement taillée, perchée sur son cône, avec ce grand air naïf, exposé à tous les vents dans sa gauche nudité, il me vient toujours à la pensée qu'elle n'a pas été construite sur les lieux qu'elle occupe, mais que les ouvriers ont dû la fabriquer à la boutique, comme les traiteurs font une tourte qu'on leur commande pour un dîner à domicile. Il me semble qu'ils ne pouvaient s'attendre à ce qu'elle serait tellement en vue; ou que, arrivé au moment de l'installer, ils la trouvèrent si lourde qu'ils durent la morceler pour la hisser sur le cône, la débarrassant de tout ce qui pouvait gêner la saillie, tranchant sur le chevet ces deux énormes entailles qui lui donnent une si piteuse mine: ils n'auront laissé l'avant si lourd que pour soulever plus facilement l'arrière.

Vraiment, on ne pouvait guère inventer rien de plus disgracieux de plus primitif. On voulait de la simplicité sans doute, mais la simplicité doit avoir les grâces de sa vertu. Il ne s'en suit pas, parcequ'on est pauvre et humble, que l'on doive être mal lèché, et prendre un air cagot; il s'en suit encore moins que l'on doive se

grandir bien fort pour prendre en hauteur ce qui nous manque en valeur réelle.

J'ai vu en Europe beaucoup de petites églises de province, de simples villages, qui ne se montaient pas si fort, portaient encore moins d'ornements, et qui, pourtant, faisaient meilleure figure que notre St. Patrice. On aurait pu retrancher encore quelque chose à la toilette de celle-ci, assez mince déjà, et la rendre plus avenante. Ces quatre ou six obélisques plantés comme des sentinelles sur le pignon du fronton, ces deux rangs de cornichons recourbés qui leur servent de cortège et même cette espèce de grand bonnet de coton pétrifié, qui fait les fonctions de campanile, en attendant un chef assez gigantesque pour le coiffer, tout cela pourrait disparaître sans grand inconvénient : un simple triangle vaudrait mieux ; surtout un mur provisoire qui nous laisserait dans l'attente d'un portail un peu digne, serait le meilleur. Rien de plus commun en Italie que des églises sans fronton que les siècles complètent en passant. Je trouve qu'on aurait pu même, à la rigueur, faire de pierre brute tout le pourtour de l'édifice, quoiqu'il touche la rue d'un côté, à condition d'élever moins le mur, d'abaisser les toits des petites nefs, et d'éviter au chevet cet étonnant absyde, qui semble avoir été taillé dans une rognure et qui voudrait s'en venger en faisant deux vilains accrocs au toit.

Mais quand on veut faire de la simplicité si grande, pourquoi ne pas adopter un autre style que celui de l'ogive ? Ses besoins, ses exigences ne sont pas compatibles avec des moyens bornés et des esprits très-économés. Les époques latines et romanes, particulièrement celles-ci, fournissent des types charmants de simplicité et de goût, qui pourraient parfaitement se prêter à la capacité de nos bourses. Pourquoi ne tenterions-nous pas d'exploiter ces genres, bien aussi susceptibles de recevoir des idées nouvelles et de servir à des transformations heureuses ? On peut plus facilement, en s'en servant, rompre la monotonie des murs de côté, en mettant des toits aux petites nefs et des fenêtres au dessus des bas-côtés : ces fenêtres qui peuvent être aussi grandes et aussi petites que l'on veut, et variées à l'infini, donnent un jour plus religieux, ne demandent pas de verrières historiées ni même coloriées, et les intérieurs se prêtent infiniment au décor que l'on peut toujours différer indéfiniment. Dans ce système de construction, on peut facilement éviter le besoin des contreforts et des arcs-boutants indispensables et si dispendieux dans le style gothique sérieux. Et puis, si l'on ne veut pas absolument asseoir un mur sur les piliers des grandes nefs, on peut faire comme au Gésu, le remplacer par une charpente masquée d'ardoise ; c'est ce qu'on appelle de la paille, ce n'est pas

monumental, mais ça en a l'air et vaut toujours mieux que trois voûtes dans un même gremer avec des œil-de-bœufs *fermés*, des fenêtres crépusculaires et des triforiums suspects, etc.

L'intérieur de St. Patrice fut un progrès sur ce que nous avons dans le genre;—il est vrai qu'il n'existait alors que l'intérieur de Notre-Dame pour point de comparaison....— cependant ce ne fut pas un progrès immense : longs piliers, longues fenêtres, longs pans de murs, jubé disgracieux jeté dans les bases du clocher, pas un détail un peu aimable, toutes les voûtes à peu près au même niveau. C'était le parapluie de Notre-Dame amélioré.—Le révérend Père n'aurait pas voulu y mettre la main sans lui donner un peu plus d'élégance.—Au lieu de faire badigeonner les fonds de gris et de bleu, comme on l'avait fait à la Paroisse, il peignit les nervures avec quatre ou cinq couleurs vives qui faisait dans ce blanc universel de l'église l'effet le plus dégagé. Cet effet, (je crois qu'on y avait mis de l'orange), joint à l'ennui produit par toutes ces formes étirées, finit par donner sur les nerfs de nos compatriotes irlandais, d'un naturel peu patient. Il fallut, à tout prix, transformer tout cela, ou ils auraient cassé les vitres. C'est alors qu'il leur arriva la seconde combinaison, produite par les atomes que vous connaissez déjà

Je ne sais si le cerveau qui vit se former celle-ci s'était nourri, jadis, comme l'autre, de la vue des cartons d'un frère illustre ; ce qui est certain, c'est qu'il fit autrefois des études sérieuses sur les belles verrières de France, qui lui ont permis de fonder, ici, dans un de nos couvents, un atelier de peinture sur verre d'où il est sorti des produits qui donnent beaucoup d'espérance. La vue constante de ces brillantes marquettes de couleurs ardentes, le souvenir de ces petites chasses, dont les artistes du moyen-âge entouraient les sujets de vitrail, ont certainement influé sur la création du nouveau décor de St. Patrice ; la présence continuelle dans le bréviaire et les tiroirs d'un bon abbé, de ces enluminures que M. Mame fait dessiner par les enfants de chœur de Tours, pour encadrer ses images à cinq centimes, explique peut-être toutes les origines de notre seconde création *atomique*. Un artiste de Caughnawaga est venu y apporter le concours de son pinceau.

Maintenant, monsieur Ducharme, pour m'avoir écouté avec cette docilité d'homme d'église que vous êtes, vous méritez une récompense, la voici : ouvrez les yeux et prêtez-moi l'oreille encore davantage, je vais vous conter une histoire.

Voyez-vous ces trois grandes étagères, formées de tous les éléments du gothique lombard, revêtus de toutes les couleurs de la création, étonnant mélange de choses grèles, de choses lourdes, de choses qui se croisent, qui se heurtent, qui se repoussent, assemblage fortuit de pignons, de jambages, de meneux, de contreforts, d'arcs-boutants, de balustrades, de piédestaux, de consoles, de niches surtout? Eh bien, tout cela a été élevé pour jucher cent soixante-quatre bons hommes de plâtre, dont voici la pénible aventure.

Il n'y avait pas dans ce moment, dans tout le Canada, un nombre aussi considérable et surtout aussi varié d'effigies de saints et de saintes; en faire une commande en France, c'eût été difficile; il aurait fallu donner la mesure de toutes les niches, désigner des sujets que les mouleurs n'auraient peut-être pas possédés; songer à faire faire des originaux, impossible, c'eût été tout un martyrologe en relief; force fut de recourir à l'industrie plâtrière indigène. L'architecte amateur alla fureter toutes les échoppes de pots cassés de la ville et recueillir tout ce qu'il put trouver de plâtres sur les étales. Mais cela n'était pas suffisant; alors il courut assaillir l'atelier du plus grand des mouleurs du pays, un italien acclimaté et déjà fait aux besoins du pays, et il lui dit d'un ton qui ne permettait pas la temporisation :

— Monsieur, je veux tous vos saints.

L'ultramontain enlève son bonnet de papier, fait une révérence et reste profondément étonné. Monsieur l'abbé continue.

— Tous vos apôtres, tous vos patriarches, tous vos évêques, toutes vos vierges, tous vos anges, anges gardiens, anges adorateurs, anges à la trompette effrayante; mais surtout nous retenons tout ce que vous avez de *St. Patrice*, pourvu qu'ils soient tous dans l'attitude de chasser les serpents irlandais.

— Mais, patience, patience, monsieur l'illustre amateur, interrompt le mouleur; d'abord tous mes anges sont vendus.

— Comment, cette grande famille ailée?... Mais vous en avez quelques douzaines?

— Cela ne fait rien, monsieur; le chapelain de la congrégation des Récollets les retient tous pour les distribuer autour de son autel; il en veut mettre en haut, en bas, sur les corniches, partout où il pourra en jucher un petit.

— Et vos apôtres, ces douze apôtres naïfs, sans crâne et tout nez, qui portent tous la même robe?...

— J'en ai quatre éditions de commandées: une pour l'Hôpital, une pour la chapelle de M. l'abbé Valois, une pour celle du Grand Séminaire, une pour les Dames du Sacré-Cœur, et je pressens que

les Jésuites m'en demanderont aussi quelques-uns pour s'en faire des chandeliers. Je manquerai de plâtre pour fabriquer tout ce monde. Quel pays pour le plâtre, monsieur l'amateur ! Nous sommes ici trente familles italiennes, et nous vivons à peu près tous de cette matière plastique appliquée à la confection des saints, des Napoléon, des Garibaldi et des animaux domestiques. Voyez-vous ces gros chats, dont mon rapin s'occupe à décorer la robe à la mèche d'une chandelle ; eh bien ! il est peu de vos compatriotes qui n'en possèdent pas quelques-uns dans leurs pénates. Ne vous en faudrait-il pas aussi une douzaine ? le gothique admet des bêtes pires que celles-là, dans l'ornementation des églises ; mes chats plairaient, j'en suis sûr. Je connais une brave femme qui en avait placé deux, près de la crèche d'un Enfant Jésus, pour figurer le bœuf et l'âne.

— Merci, mille fois merci, *signore*, si mes paroissiens étaient autrichiens, peut-être en faudrait-il, quoiqu'ils les préfèrent vivants.. mais les Irlandais ne veulent que des trèfles et des St. Patrice. J'ai mis des trèfles partout, il me faut des St. Patrice, en avez-vous ?....

— Je suis désolé, je n'en ai pas l'ombre d'un.

Ici, il y eut un moment de silence désolant, après lequel l'amateur reprit.

— Mais, ne pourriez-vous pas en tirer un de cette collection d'apôtres ; vous avez bien réussi en changeant les bras de place, en adaptant au même corps, multiplié par douze, ces têtes grotesques, fabriquées à part ; ne pourriez-vous pas répéter ce tour de force ; vous avez un talent particulier pour disloquer et remettre des bras. Voilà, par exemple, un St. André qui ne demanderait pas mieux que de prêter sa figure pour le grand bonheur des Irlandais ; entre patrons de royaumes voisins on peut se rendre ce service, d'autant plus que le brave apôtre n'a pas grand chose à perdre.

— Mais, il lui faudra une mitre, il ne s'en portait pas du temps de St. André.

— Eh bien ! cela vous dispensera d'un crâne.

Mais voici que M. l'abbé songe tout à coup à une autre difficulté.

Au-dessus du grand autel les niches sont longues à n'en pas finir. Comment trouver des figures de cette proportion-là ? il y a bien mis des piédestaux lourds et grands à tout briser le filigrane qui les entoure ; mais le vide est encore considérable ; et il est impossible de trouver chez le plâtrier des saints assez longs et assez fins pour l'endroit.

— Eh bien, dit l'amateur, il faudra bien m'en allonger aussi quelques-uns.

— Oh ! pour le coup, c'est impossible, je ne fais mon monde qu'au moule : pour allonger, il faut tout étirer dans les mêmes proportions, la tête, le col, le torse, les jambes ; et les moules se refusent à cette besogne de régénération.

— Bah ! dit M. l'abbé, je me contenterai d'une pièce à cet endroit ; — il désigna le ventre du mouleur, sans lui taper dessus, puis il ajouta : deux pieds de plus, là, feront justement l'affaire.

— Deux pieds ! s'écria le mouleur, en se mesurant lui-même d'un œil épouvanté ; mais ils vont être tout ventre !

— Allez, allez, nous en ferons des patrons pour les contracteurs du gouvernement ; d'ailleurs, les saints gothiques ont toujours eu la taille longue.

Le marché fut conclu pour les deux pieds ; on convint même d'ajouter quelque chose en faveur du St. Patrice qui devait occuper la niche du milieu qui est beaucoup plus hautes que ses voisines ; le pauvre apôtre était pitoyable à voir. Les Irlandais ne voulurent pas le reconnaître ; et l'on fut bientôt obligé de le remplacer par un autre de conformation plus régulière ; ce qui fait murmurer un peu ses voisins de se voir exposés à côté d'un homme si bien fait.

L'impression que l'on ressent en voyant l'intérieur de St. Patrice, aujourd'hui, est de beaucoup meilleure que celle éprouvée lors de l'inauguration de toutes ces nouveautés. J'ai parlé un peu sous l'influence de la première. On a heureusement fait des retouches excellentes à la gamme de couleurs qui bigarrait toute l'œuvre ; on a remplacé les tons crus par des teintes adoucies : l'effet est vraiment supportable, à présent. Ajoutons que le badigeon des côtés et de la voûte, ainsi que le renouvellement des verrières, en calmant les flots de lumière, en détruisant la monotonie de tous ces grands pans de murs blancs, sont une heureuse amélioration. Si tout cela ne peut pas supporter une analyse sérieuse, et fait l'effet d'un passe-temps d'amateur, cependant l'œil n'en est pas sensiblement blessé ; au contraire, il y trouve de l'amusement. Les verres des châssis—je ne parle pas de ceux qui sont historiés, on n'en distingue pas les sujets, mais de ceux qui sont simplement coloriés—font un excellent effet. Il faut rendre hommage au mérite réel de l'homme estimable qui a fondé dans une de nos communautés, une industrie déjà si remarquable dans ses produits, car je crois que c'est bien du couvent des Dames Grises de Montréal que sortent les verrières de St. Patrice. En voyant ces bonnes productions, je regrette de m'être laissé aller à trop de gaieté, en parlant des autres œuvres

de l'inspirateur de celles-ci. Mais je l'ai fait pour être utile à M. Ducharme, à qui je voulais insinuer que l'architecture est peut-être l'art qui se prête le moins aux *talents de sociétés*, en public surtout. Que l'on chante mal une romance, qu'on écorche une symphonie sur le piano ou le violon, dans un concert de charité, le mal n'est pas grand et il passe vite ; mais un édifice mal bâti, c'est plus sérieux. Et remarquons que nous en avons déjà beaucoup comme cela.

N. BOURASSA.

---

# MA CHAMBRE.

---

Entrez ! Je cherchais une rime  
Pour l'accoupler avec " drapeau."  
Depuis une heure je m'escrime.  
Placez donc là votre chapeau.  
Voici le coin que je vous livre...  
Prenez bien garde à mon bouquin !  
... Un siège ?... Là, sur ce gros livre.  
Voici les journaux du matin.

Ma chambre, c'est un sanctuaire  
Où les profanes n'entrent pas !  
Si vous y dirigez vos pas  
Respectez mon tic d'insulaire,  
Rien ne s'y gouverne au compas.

Dans cet amas de paperasses  
Gardez-vous de mettre le doigt !  
Le fatras poudreux de ces casses,  
Ce " beau désordre," c'est ma loi.  
Un coffre, un panier, la commode,  
Regorgent de papiers divers ;  
Le lit cède à la même mode :  
Je dors sur Goëthe et l'*Univers*.

Ma chambre, c'est un sanctuaire  
Où les profanes n'entrent pas !  
Si vous y dirigez vos pas  
Respectez mon tic d'insulaire,  
Rien ne s'y gouverne au compas.

Le taudis semblerait étrange,  
 Voire même un peu délabré.  
 Qu'importe, au fond, puisqu'il arrange  
 Les fils du bataillon sacré !  
 Prosateurs, rimeurs, on s'assemble  
 Deux, trois, quatre, et cinq au besoin,  
 Et comme on s'aime, on se ressemble...  
 Nous n'y mettons pas tant de soin !

Ma chambre, c'est un sanctuaire  
 Où les profanes n'entrent pas !  
 Si vous y dirigez vos pas  
 Respectez mon tic d'insulaire,  
 Rien ne s'y gouverne au compas.

L'été, muse, à la promenade,  
 Que de refrains j'ai complétés !—  
 L'hiver, en bonne camarade,  
 Tu te cloîtres à mes côtés.  
 Voltige, fée, ô ma maîtresse,  
 Autour de ton amant rêveur :  
 Ton aîle chasse la tristesse,  
 Ta présence est tout mon bonheur !

Ma chambre, c'est un sanctuaire  
 Où les profanes n'entrent pas !  
 Si vous y dirigez vos pas  
 Respectez mon tic d'insulaire,  
 Rien ne s'y gouverne au compas.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, octobre 1867.

---

## LE CIMETIERE.

---

Passant, vois-tu là-bas ces superbes colonnes,  
Ces myrtes, ces cyprès, ces tremblantes couronnes,  
Qui flottent comme un sylphe au souffle des zéphirs ?  
C'est là que, dans la poudre et sous l'ombre des hêtres,  
De l'éternel sommeil reposent tes ancêtres,  
C'est le champ des soupirs.

Que pour l'homme rêvant dans ces vastes ruines,  
L'univers est petit et ses pompes mesquines !  
Debout sur des tombeaux et des peuples éteints,  
Il regarde passer le tourbillon du monde,  
Il gémit, et son cœur que l'amertume inonde  
A pitié des humains.

Toi, dont le char vainqueur, émule du tonnerre,  
Sur des monceaux de corps a sillonné la terre,  
Homicide géant, où sont tes fiers soldats ?  
Comme un éclair a fui ta gloire passagère,  
Et tu dors sous un tertre, inutile poussière,  
Malgré tes longs combats.

En vain sur tes débris de pompeux mausolées  
Elèvent jusqu'aux cieux leurs cîmes désolées ;  
Sans ranimer ta cendre, ils disent ton orgueil ;  
La mort te tient captif, sous la dalle glacée,  
Et d'un nom qui n'est plus la splendeur effacée  
Git au fond d'un cercueil.

Et la pourpre des rois et les lauriers du brave,  
 Et les haillons du pauvre et les fers de l'esclave,  
 Tout au sein du sépulchre un jour s'évanouit.  
 Telle, après avoir un instant battu la rive,  
 Dans le gouffre des mers la vague fugitive  
 Se plonge et s'engloutit.

Quand le flambeau des nuits dans les champs du silence,  
 Comme un globe d'argent, rayonne et se balance,  
 As-tu vu sur tes pas ces brillants feux-follets  
 Dans les sombres massifs courir comme un fantôme,  
 Et des noirs monuments éclater sur le dôme  
 En limpides reflets ?

On dit qu'en ce séjour de légendes funèbres,  
 Chaque feu voltigeant à travers les ténèbres  
 Est une âme qui vole, une âme qui gémit,  
 Chaque souffle de l'air, une âme qui murmure,  
 Une âme, chaque fleur mourant sous la verdure,  
 Chaque étoile, un esprit.

Enfant qui, dans l'exil, possèdes une mère,  
 Tant qu'elle est près de toi, que ton cœur la vénère !  
 Moi, je n'ai plus la mienne, elle a quitté ces lieux ;  
 Un jour, ô jour de deuil, d'angoisse et de tristesse !  
 Un ange radieux la prit à ma tendresse  
 Pour l'emporter aux cieus.

Elle est là, sous le marbre, au milieu des décombres,  
 Des cèdres jaunissants et des flottantes ombres,  
 Dormant dans le Seigneur son paisible sommeil.  
 C'est là que, tous les soirs, sous la voûte immortelle  
 Je vais coller ma lèvre et prier avec elle  
 Jusqu'au jour du réveil.

En pleurant, je l'appelle ; alors une ombre blanche,  
 Rayon parti du ciel, vers moi flotte et se penche :  
 Je dis à son amour mes pleurs et mes tourments ;  
 Elle tient sur mon front sa main froide et maigrie,  
 Et j'entends une voix, sa voix douce et chérie,  
 Qui me dit : je t'attends.

Non, non, je ne crois pas à ton cri délétère,  
Apôtre du néant ; de la plage étrangère,  
Bientôt je voguerai vers les célestes bords ;  
Par delà cette terre, il est une autre vie ;  
La tombe est un berceau d'où notre âme ravie  
Doit réveiller son corps.

Passant, ne tremble pas devant un cimetière.  
Après avoir couru la pénible carrière,  
C'est là que, pour le ciel, tu prendras ton essor,  
Et dans ce triste asile où finit la souffrance,  
On devrait, sur la pierre, écrire en lettres d'or :  
" Ici tout s'engloutit, excepté l'Espérance."

EDOUARD SEMPÉ.

Montréal, février 1860.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

*Bibliotheca Canadensis* : or a manual of Canadian Literature. By Henry J. Morgan, fellow of the Royal Society of Northern Antiquaries, Copenhagen ; corresponding member of the New-York Historical Society. Ottawa, printed by G. E. Desbarats, 1867. 1 vol. grand in-8o. royal à 2 colonnes, XIV—411 p. prix \$2.50.

Voici un livre qui a été attaqué même avant d'avoir vu le jour. Il lui a suffi de paraître et d'être connu, pour dissiper tous les reproches qu'on lui avait faits. Est-ce à dire que cet ouvrage soit exempt de tous défauts et complètement à l'abri de la critique ? Je n'oserais le prétendre, et l'auteur lui-même ne l'a sans doute pas espéré. Il serait incroyable qu'aucune erreur ne se fut glissée parmi la quantité énorme de faits, de dates, de noms accumulés dans les quatre cents pages de la *Bibliotheca Canadensis* ; ce n'est pas dans la première édition d'un livre de ce genre qu'on peut trouver cette exactitude et cette perfection, auxquelles atteignent seulement les ouvrages qui ont eu plusieurs éditions et subi des critiques répétées et intelligentes. Aussi n'est-ce pas à ce point de vue que je veux parler de l'ouvrage de M. Morgan. J'en veux faire connaître le plan, l'ensemble, l'idée qui le domine d'un bout à l'autre.

L'auteur indique lui-même dans son introduction ce qu'on doit espérer trouver en lisant son livre : d'abord, une liste alphabétique des auteurs des livres, brochures, articles publiés dans la presse périodique, par des résidents ou par des habitants des diverses provinces formant aujourd'hui le domaine du Canada, ou qui ont trait à ces provinces, à leur histoire, à leurs affaires, ou à leurs ressources. Chaque nom est accompagné d'une courte notice biographique, suivie d'une liste des ouvrages, des remarques de la presse et des critiques autorisées qu'ils ont provoqués. La *Bibliotheca Canadensis* contient de plus une biographie abrégée des principaux journalistes canadiens et rédacteurs de journaux, tant anciens que contemporains, indiquant les services qu'ils ont pu rendre aux lettres et la part qu'ils ont prise aux affaires publiques.

L'auteur a suivi ce programme un peu aride avec une complète exactitude. Après avoir donné le nom de son homme, les principales dates de sa vie, la liste de ses ouvrages, il est rare que M. Morgan exprime une opinion sur le mérite des personnages ; avec une modestie assez rare, il se contente de citer les appréciations d'un autre écrivain. Quelquefois, cepen-

dant, il sort de son rôle ingrat de compilateur, et il dit ce qu'il puise lui-même d'un auteur ou d'un ouvrage. Ordinairement, les jugements qu'il porte indiquent un esprit fin, une âme sans préjugés et surtout une grande bienveillance. Et, ici, j'accomplis un devoir en remerciant M. Morgan, au nom de mes compatriotes, pour la part honorable qu'il leur a faite dans le mouvement littéraire imprimé au Canada depuis quelques années. L'hommage qu'il veut bien leur rendre n'est que juste, je le sais ; mais on n'a pas toujours consenti à leur accorder le mérite de leurs travaux et de leurs efforts. De plus, ce tribut de louanges, venu d'un étranger, a un prix particulier, car c'est la force de la vérité qui a engagé l'auteur à parler de cette manière. Le livre de M. Morgan contribuera peut-être plus qu'aucun autre, à faire connaître à ceux qui ne parlent pas notre langue, les écrivains canadiens et les éléments de notre littérature nationale.

M. Morgan n'en est pas à son premier essai, en fait de publications historiques. Tout le monde connaît ses *Biographies of Celebrated Canadians*, qui ont eu un succès mérité. M. Morgan a aussi édité les discours de M. Isaac Buchanan. Tous les ouvrages qu'il a livrés au public montrent un esprit méthodique, une grande facilité et des connaissances étendues sur l'histoire canadienne. Dans ses écrits, il ne s'élève pas ordinairement à de hautes considérations sur les hommes ou les choses ; mais on reconnaît, dans tout ce qu'il dit, un homme pratique, qui aime son pays, qui veut le servir dans la mesure de ses forces, apporter à ses gloires son contingent de recherches ; on reconnaît surtout un disciple, un esclave du travail, et c'est par cette qualité, principalement, que M. Morgan laissera loin derrière lui certains rivaux éphémères, qui lui disputent aujourd'hui la palme dans la dure carrière des lettres.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

---



# TABLE DES MATIÈRES

DU

## TOME QUATRIÈME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1867.

La Loi du Travail, par le R. P. BERTRAND, S. J.....	3
De Québec à Mexico, (suite), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	22
Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812, par M. T.-L.....	45
Charles et Eva (suite), par M. Jos. Et. E. MARMETTE.....	62
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours, par l'Abbé A. J. Maurault. Imprimé à l'atelier typographique de la <i>Gazette de Sorel</i> , à Sorel, Bas-Canada.	
Le Nouveau Traité de Géométrie et de Trigonométrie rectiligne et sphé- rique, suivi du toisé des surfaces et des solides, accompagné de tables de logarithmes des nombres et sinus, etc., naturels et logarithmiques et d'autres tables utiles.	
Transactions of Literary and Historical Society of Quebec, Session of 1865-66. New Series, part. 4. Quebec; printed at the <i>Gazette Office</i> .	
Observations sur la brochure de MM. Laverdière et Casgrain, relati- vement à la découverte du tombeau de Champlain par Stanislas Dra- peau. Québec, 1866. Brochure de 28 pages, par M. JOSEPH ROYAL.....	73
Les événements du mois, par M. S. LESAGE.....	75

FÉVRIER.

Entretien sur Naples (suite), par M. J. S. RAYMOND, P <sup>re</sup> .....	80
Charles et Eva (suite), par M. Jos. Et. E. MARMETTE.....	98
Les Castilles, extrait de Notes de Voyages, par M. L. R. MASSON.....	115
Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L.....	126
Les Seigneurs de Frontenac, par M. ALFRED GARNEAU.....	136
Les événements du mois, par M. S. LESAGE.....	153

## MARS.

Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L.....	159
De la Satire chez les anciens, par M. OCTAVE PELLETIER.....	181
De Québec à Mexico, (suite), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	188
Entretien sur Naples (suite et fin), par M. J. S. RAYMOND, P <sup>re</sup> .....	214
Les événements du mois, par M. J. ROYAL.....	233

## AVRIL.

*Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L.....	239
Des Doctrines Sociales, par le Rév. P. BERTRAND, S. J.....	266
Il faut chanter (poésie), par M. BENJAMIN SULTE.....	284
La débâcle du St. Laurent, printemps de 1865 (poésie), par M. PAMPHILE LEMAY.....	286
A ma Sœur (poésie), par M. ALFRED GARNEAU.....	300
Les Récollets en Canada, par M. S. LESAGE.....	303

## MAI.

Charles et Eva (suite et fin), par Jos. ET. E. MARMETTE.....	319
De Québec à Mexico, (suite), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	346
Bluette, Allons sur l'Onde, (poésie), par M. ALFRED GARNEAU.....	367
Le R. P. Felix Berey, esquisse biographique, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	364
La Mésange à tête noire. La petite charbonnière de France, par J. M. LeMOINE.....	373
Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite), par M. T.-L.....	377
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.— <i>Contes populaires</i> , par Paul Stevens. 250 p. in-8o. Ottawa, Geo. E. Desbarats, Imp.-Edit., par M. Jos. ROYAL.....	398

## JUIN.

Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812 (suite et fin), par M. T.-L.....	399
De Québec à Mexico (suite), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	419
De l'Eglise, par le Rév. P. BERTRAND, S. J.....	439
Le Ritualisme en Angleterre, par M. R. OUELLET, P <sup>re</sup> .....	451
La Mère et l'Enfant (poésie), par M. ALFRED GARNEAU.....	474
Les événements du mois, par M. S. LESAGE.....	476

## JUILLET.

De Québec à Mexico (suite et fin), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	479
Ultima Verba, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	498
Causerie sur Québec, par M. HECTOR FABRE.....	501
Le Sacrifice et l'Egoïsme, par M. Jos. ROYAL.....	510
Leçon d'Histoire (poésie), par M. BENJAMIN SULTE.....	518
Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. DE B.....	521
BIBLIOGRAPHIES.—Cours d'Histoire du Canada, par M. J. B. A. Ferland, prêtre, Professeur à l'Université Laval. Seconde partie; 1663-1759.—Québec; Augustin Côté, Editeur-Imprimeur, 1867, par M. Jos. ROYAL.....	552
Traité théorique et pratique d'analyse grammaticale, d'analyse lo- gique et de ponctuation, par Napoléon Lacasse, Professeur à l'École Normale Laval.—Québec; C. Darveau, Imprimeur-Editeur, rue de la Montagne, 1867, par M. Jos. ROYAL.....	554
Annuaire de Ville-Marie, suivi de recherches archéologiques et statis- tiques sur les institutions catholiques du Canada. Tome premier. His- toire des paroisses du diocèse de Montréal. Montréal; Z. Chapeleau, Libraire-Editeur. 1867, par M. Jos. ROYAL.....	555

## AOÛT.

Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. DE B.....	559
Le goût.—Théorie, par M. Jos. ROYAL.....	612
Le goût.—Pratique, par M. CHS. DE LORIMIER.....	620
Histoire du Canada.—Où est mort Montcalm? par M. J. M. LEMOINE.....	630
Mademoiselle Prentice et Lord Nelson, par M. J. M. LEMOINE.....	638

# TABLE DES MATIÈRES.

957

## SEPTEMBRE.

Comment on fait la guerre au Mexique, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	639
Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. DE B.....	660
Discours prononcé sur la tombe de M. F.-X. Garneau, par l'HON. P. J. O. CHAUVÉAU.....	694
Le Canada français à l'Angleterre (poésie), par M. BENJAMIN SULTE.....	702
La Pologne, après l'insurrection de 1863.—Son état politique et religieux, par M. CASIMIR HEMPEL.....	705
BIBLIOGRAPHIE.—Les Lois de la Procédure Civile, savoir: texte du Code, rapport des codificateurs, autorités par eux citées, lois de faillite, règles de pratique des différents tribunaux, principes et formules de procédure, etc., etc.; par Gonzalve Doutre, B. C. L., avocat et secrétaire du Barreau de la Province de Québec. Tome premier, Eusèbe Sénécal, imprimeur. 1 vol. in-12; prix, \$2, par E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	718

## OCTOBRE.

Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. DE B.....	719
Etude sur le Moyen-Age, par M. J. S. RAYMOND, P <sup>tre</sup> .....	752
Le concours de poésie à l'Université Laval, par M. A. NANTEL, P <sup>tre</sup> .....	773
Rapport du Jury nommé par la Faculté des Arts de l'Université Laval pour l'examen des pièces de poésies françaises présentées au concours de l'année 1866-67, lu en séance solennelle le 11 septembre 1867, par M. LOUIS BEAUDET, P <sup>tre</sup> .....	782
Causerie artistique, par M. N. BOURASSA.....	789

## NOVEMBRE.

Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. DE B.....	799
Etude sur le Moyen-Age (suite) par M. J. S. RAYMOND, P <sup>tre</sup> .....	831
Une question de mariage, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	838
Le régiment des Montagnards Ecossais, par M. J. M. LEMOINE.....	850
BIBLIOGRAPHIES.—Explication du Code Civil du Bas-Canada, par J. Roy, avocat, Montréal, Eusèbe Sénécal, imprimeur-éditeur, 1867. 1 vol. in-8, 378 p. Prix \$1.50, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	874
Manuel des éléments français contenant, pour cette partie, les règles les plus difficiles à retenir avec un tableau très-étendu des verbes irréguliers, par N. Barret, P <sup>tre</sup> . Brochure in-8. de 32 p. par E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	877

## DÉCEMBRE.

Scènes de la Guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. DE B.....	879
Etude sur le Moyen-Age (suite), par M. J. S. RAYMOND, P <sup>tre</sup> .....	920
Causerie artistique, par M. N. BOURASSA.....	932
Ma Chambre (poésie), par M. BENJAMIN SULTE.....	947
Le Cimetière (poésie), par M. EDOURD SEMPÉ.....	949
BIBLIOGRAPHIES.— <i>Bibliotheca Canadensis</i> , or a Manual of Canadian Litterature. By HENRY J. MORGAN, fellow of the Royal Society of Northern Antiquaries, etc., etc., par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	952
Table des matières du tome quatrième.....	955

FIN DU TOME QUATRIÈME.